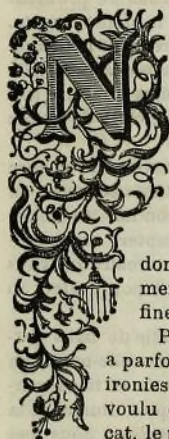


JOURNAL DES DEMOISELLES
ET
PETIT COURRIER DES DAMES
RÉUNIS

MODES DE PARIS, CHRONIQUE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES,
ÉCONOMIE DOMESTIQUE

BÊTES ET PARURES

(SUITE ET FIN)



Nous venons de visiter les glaces et les neiges, les fleuves et les rivières; vous plait-il, mademoiselle, de terminer notre voyage au pays des fourrures, en pénétrant dans les forêts parfumées de la Guyane et du Brésil? Là, nous trouverons deux ouistitis, le singe-lion et le saïmiri, dont les fourrures malheureusement trop petites sont d'une finesse et d'une beauté sans rivale.

Parlons du singe-lion : la nature a parfois des fantaisies bizarres, des ironies charmantes. Quand elle a voulu créer le plus petit, le plus délicat, le plus doux de tous les ouistitis, elle l'a fait à l'image du plus terrible des carnassiers, du plus redoutable et du plus fort des animaux. C'est la même face hautaine et somnolente, la même crinière épaisse et fauve, la même queue flexible et noueuse, la même majesté, le même regard redoutable et souverain, la même gueule fendue pour le carnage.

C'est le lion de Lilliput : mais cette crinière d'un roux éclatant, fourrure précieuse et rare, ne ferait pas un manchon de poupée. Cette queue qui bat des flancs larges comme la main, n'assommerait pas une abeille. Cette mâchoire ne briserait pas une amande, et cette gueule avalerait à grand'peine un oiseau-mouche.

Doux, familier, intelligent, le singe-lion est l'animal favori des dames créoles. Il s'attache à sa maîtresse, la suit, la caresse, ramasse son mouchoir, agite son éventail, joue avec une plume, avec une fleur, avec un rayon de soleil.

C'est une fourrure, une soie, un duvet, c'est

un jouet vivant. Le vent le fait trembler, le froid le fait mourir.

La mère porte son enfant dans ses bras comme une bonne nourrice et l'allaita avec une tendresse incomparable. Elle se ferait tuer pour son petit, et son petit ne la quitte même pas quand elle est tuée. Il lui arrive souvent de succomber à son chagrin.

Cette jolie cage ornée de clochettes au bruit argentin et ces douces friandises feraient les délices d'un ouistiti vulgaire. Mais pour lui, cette cage d'or n'est plus la liberté, et tous les fruits du Brésil ne valent pas une caresse de sa mère.

En quelques jours son beau front s'obscurcit, son regard s'éteint, sa petite crinière se flétrit. Il a deux mois à peine, et c'est le lion devenu vieux. Il languit et il meurt, parce qu'on lui a pris ce qu'il aimait et qu'il ne veut pas être consolé.

Lorsqu'on montre au lion ce charmant ouistiti qui est comme son portrait-carte, il reste interdit, s'étonne, puis s'indigne; il rugit, il bondit, il semble dire : « Qu'on éloigne ce pygmée; est-ce qu'on parodie le lion? »

Le singe-lion appartient aux forêts du Brésil; les bois profonds de la Guyane ont le saïmiri à la fourrure plus merveilleuse encore.

Le saïmiri est l'Apollon des singes, un tout petit Apollon dont la taille ne dépasse pas un pied. Rien n'égale la magnificence de sa robe, tantôt noire et blanche, moitié velours, moitié satin; tantôt d'un jaune éclatant semé de perles noires. Figurez-vous ensuite des bandes d'une délicatesse inouïe qui se détachent, se suivent, s'écartent, se soudent, s'élargissent, se recourbent, se confondent. Ce n'est plus une fourrure, c'est un tableau; un géomètre a tracé ces lignes,

un peintre a dessiné ces bandes; n'y touchez pas vous en effacerez les couleurs.

Grâce, élégance, esprit, douceur, beauté, la nature a tout prodigué au saimiri. Sur le grand palmier qu'il a choisi, il a tout sous la main : le fruit qui le nourrit, les sucs qui le désaltèrent, le feuillage qui l'abrite, l'insecte qui fourmille, le papillon qui passe, la branche où il cabriole, la verte alcôve où il dort. C'est là son garde-manger, son trapèze, son hamac, sa maison, son monde, sa vie.

Arraché à son palmier, le saimiri s'attriste, dépérit, s'éteint; il n'est pas de friandise qui puisse lui faire oublier la liberté; il n'est pas de toque de soie, de grelots d'or ou d'écuelle d'argent capable de le distraire de son exil.

Rien n'égale la souplesse de son corps. Sa vie n'est qu'un bond joyeux : il naît, il saute, il meurt. Lorsqu'il passe d'un arbre sur un autre, c'est un oiseau qui vole, et quand la tête inclinée, ses petits bras pendants, il se balance en sommeillant sur la branche d'un palmier, on dirait un enfant endormi.

Son intelligence dépasse sa beauté, le saimiri ne comprend pas, il devine; il est aussi réfléchi qu'enjoué, et lorsque, avec un geste qui lui est familier, il appuie son pouce sur son petit front moulé à souhait, il semble dire : « Il y a quelque chose ici ! »

Nulle créature n'est plus impressionnable que le saimiri; un rien l'attriste, un rien le console; le nuage qui passe, la brise qui murmure, l'oiseau qui crie, le bond d'un écureuil, le vol d'un insecte, un fruit qui tombe, une feuille qu'emporte le vent, inquiètent, effrayent, désolent ce délicat animal. Alors le petit saimiri s'approche de sa mère, qu'il enlace de sa queue veloutée; il la regarde, il gémit, il pleure, comme un petit enfant gâté; et passant ses bras autour du cou de son fils, la mère essuie du revers de sa main les larmes abondantes qui coulent de ses beaux yeux; puis, elle berce, elle rassure, elle console son petit à qui elle semble dire dans un murmure plein d'une tendresse infinie : Voyons, mon enfant! ne pleure plus; y a-t-il de quoi te désoler parce que le vent des savanes chante dans les palmiers et que tu as laissé s'envoler un papillon!...

Après notre excursion aux pays des plumes et des fourrures, je reprends mon voyage autour de votre toilette.

Les coquets souliers qui emprisonnent votre pied et les gants si souples qui moulent votre main vous sont fournis par l'enfant de la chèvre, le gentil et gracieux chevreau.

Tous les enfants sont jolis : l'ânon comme le marcassin, le dindonneau comme l'oison. Mais quel charme pittoresque, quelle grâce cabrio-

lante et sauvage, quelle finesse éveillée, quelle élégance capricieuse et libre chez le chevreau ! Le voyez-vous le long des haies, dans la poussière des chemins ou le velours des prairies, exécuter des cabrioles fantastiques ou des bonds extravagants autour de sa mère, qui, pour l'amuser, s'efforce à des ébats qui ne sont plus de son âge ? Pauvre et gentil chevreau, où sont sa coquetterie sauvage, sa prestesse, sa gaieté ? qu'est devenue l'agilité stupéfiante du petit clown des champs ? Il est mort le petit enfant de la chèvre, il est mort pour vous parer. Ce n'est plus qu'une peau glacée qui, à vos mains, est pressée par les doigts d'un danseur et qui, à vos pieds, tourbillonne dans la danse !

Parlons de la chèvre à qui l'on a ravi ses petits, et qui les appelle encore de cette voix navrante presque humaine qui a l'air d'un sanglot.

La chèvre est la vache de l'indigent comme l'âne est le cheval du pauvre. Sa domestication remonte aux temps les plus reculés. Son nom est cité dans la Genèse, et ses cornes se profilent sur les frontons des temples de la vieille Égypte. C'est une chèvre qui allaita Alexandre le Grand. Combien de fois la chèvre n'a-t-elle pas prêté le secours de ses riches mamelles au sein tari d'une mère et rempli tous ses devoirs de bonne nourrice ?

Répondue dans le monde entier, la chèvre rend à l'homme les plus importants services, en lui donnant sa peau, son poil, son lait, sa chair, ses fromages exquis, sans compter, mademoiselle, ces malheureux petits chevreaux qui vous chauffent et qui vous gantent pour aller au bal...

Mais je songe que votre « sortie de bal » garnie de zibeline, dont j'ai parlé, est elle-même en cachemire. La chèvre qui fournit ce tissu merveilleux est, sans contredit, la plus illustre et la plus précieuse de toutes les espèces. Sous ces longs poils soyeux, elle cache un duvet floconneux et doux, d'une finesse incomparable qui sert à tisser ces étoffes magnifiques, ces châles fameux, aujourd'hui délaissés, mais toujours beaux, draperies molles et gracieuses aux plis savants, aux dessins merveilleux, aux contours coquets rehaussant si bien la beauté de la femme.

En deux mots, je vous présente encore la chèvre angora couverte d'une toison magnifique, longue fine et ondulée, bête aristocratique et bien posée, fière de sa valeur indiscutable, élégante et grave, drapée pour ainsi dire dans sa richesse et sa beauté.

L'ivoire du carnet de bal que je vois attaché à votre ceinture m'amène à vous parler d'un des plus considérables personnages de la création : l'éléphant.

Des yeux noirs, fendus en amande, ombragés de longs cils; un regard de créole fin et doux ;

un front superbe aux contours asiatiques, la démarche indolente et fière; le balancement cadencé d'une almée, une taille de six pieds et quatre mètres de circonférence, un pan de muraille avec une tête de granit et des pieds en fonte, tel est l'éléphant.

Ses oreilles larges comme une feuille de palmier et mouvantes comme une vague, mesurent deux pieds. Sa bouche avalerait sans peine un melon d'Espagne, et dans chacune de ses dents on sculpterait un bénitier.

Enfin le nez est prodigieux, fantastique, inouï; il a plus d'un mètre de long, et c'est merveille de le voir se dresser comme une épée, se recourber comme un cor de chasse, se mouvoir comme un balancier, se dérouler comme une couleuvre. Ce nez sans pareil, c'est son verre, c'est sa fourchette, c'est sa main, c'est sa mas-sue.

Il cueille nonchalamment l'herbe profonde des prairies, déracine les arbrisseaux, fait pirouetter les léopards en l'air et débouche les bouteilles de champagne dans les cirques.

N'oublions pas un regard d'une expression presque humaine, étincelant de malice ou pétillant de bonté, rêveur ou narquois; je ne sais quoi d'espiègle et de mélancolique, de grave et de mutin, et d'un charme exotique qui transforme l'imagination sous les hauts palmiers, au bord des grands fleuves où boit la gazelle en face d'horizons ensoleillés, ponctués de caravanes.

Au premier rang des animaux d'élite apparaît l'éléphant. On a écrit des volumes sur sa rare intelligence, son utilité, ses services, ses dévouements. On serait tout disposé à décerner la palme de l'intelligence à ce colosse de la création si, tout à coup, notre fidèle ami, le chien, ce candidat à l'humanité comme l'appelle Michel, ne venait protester d'une voix éclatante en faveur de son esprit et de son dévouement.

Dans une ménagerie de Florence, la femme du cornac avait un enfant au berceau. Pendant qu'elle disposait les places ou qu'elle balayait le cirque, au jeune éléphant qu'on avait dressé à cette besogne matérielle agitaient le berceau avec sa trompe et endormait l'enfant.

Dans l'Inde, l'éléphant fait la police des plantations comme un chien de berger celle de son troupeau. En Perse, c'est l'éléphant qui trainait l'artillerie sur les champs de bataille; dans l'extrême Orient, c'est un combattant impassible et formidable; dans le Bengale, Jacoliot a vu des éléphants, loués comme des portefaix pendant un certain temps, faire tous les jours leur service et, le soir venu, s'en aller ni plus ni moins qu'un homme de peine, coucher chez eux, c'est-à-dire chez leurs maîtres. Dans les ports de l'Hindoustan des éléphants chargent ou déchargent avec leurs trompes les bois que transportent les navires.

Chasseur et guerrier, saltimbanque et lutteur, journalier, garde champêtre, débardeur, esta-

fette, artilleur et bonne d'enfants, l'éléphant se plie à tous les rôles et exécute tous les travaux.

Enfin il a son ivoire précieux après lequel la cupidité humaine s'acharne depuis les bords du Gange jusqu'aux rives du Congo, et dont l'Afrique et l'Asie font un commerce fabuleux.

Les épingles d'écaille, gracieusement piquées dans vos cheveux, me portent tout naturellement à vous présenter la tortue, un des animaux les plus intéressants de la création. Tortue de Grèce, tortue d'Afrique, tortue de Madagascar, tortue d'Asie, tortue maritime des océans Indiens que l'on pêche à l'aide d'un poisson étrange, le remora : vous voyez, mademoiselle, combien est nombreuse et variée la famille de ces porte-maison.

Afin de ne point trop vous retarder, nous allons nous en tenir à la tortue géante des îles Galapagos et des roches volcaniques de l'Himalaya, dont la fine écaille est si fameuse et si recherchée.

Parfois sur la corniche d'une montagne abrupte on distingue une lente et longue procession de boucliers. Ce sont des tortues géantes qui se rendent à quelque pèlerinage inconnu le long de cette route aérienne, qu'elles piétinent depuis mille ans!

Tout à coup l'une d'elles s'arrête et tombe au fond des précipices avec un bruit épouvantable et sourd; on dirait un pan de roche qui se détache; c'est une tortue dans toute la fleur de l'âge; elle avait tout au plus deux cents ans, elle aurait pu vivre encore quatre ou cinq siècles.

Ce colosse aux mœurs innocentes et paisibles ne se nourrit que de végétaux; après avoir vécu la vie d'un peuple, il quitte ce monde, dont il est un ancêtre, sans avoir causé la mort d'un insecte. La tortue géante ne fait de tort qu'au cactus, dont la feuille savoureuse la nourrit et la désaltère quand l'eau vient à manquer. Le cactus, c'est son plat du jour, de la veille et du lendemain pendant cinq cents ans; c'est son festin quotidien et éternel.

De temps en temps on rencontre une caravane de tortues géantes qui s'acheminent à pas lents vers un lac ou une rivière. C'est le pèlerinage de la soif.

Après s'être voluptueusement désaltérée, la tortue remplit sa cruche pour toute une semaine; j'entends qu'elle garnit la poche profonde et naturelle, le précieux réservoir dont elle fut dotée par le Créateur. Cette outre animée, c'est sa source toujours fraîche au sein des montagnes calcinées, et il n'est pas besoin de la baguette d'un Moïse pour faire jaillir une eau abondante de ce rocher vivant!

Trop souvent, hélas! l'habitant de ces régions brûlées se cache dans les broussailles pour surprendre le malheureux porteur d'eau, dont il convoite la cruche. En un clin d'œil, l'outre est

arrachée, le réservoir mis à sec, et la pauvre tortue n'ira plus à la fontaine.

L'homme, c'est peut-être le seul ennemi que la tortue géante se connaisse au monde. C'est bien assez ! Sa précieuse écaille, sa chair abondante et fine, son bouclier immense qui abriterait une famille entière, l'ont vouée au supplice et à la mort. Songez qu'une tortue géante produit deux cents cinquante livres d'une chair exquise sans compter des cascades de graisse aux reflets verts, au goût incomparable et des flots d'huile d'une limpidité, d'un arôme sans pareils.

Enfin, avec sa carapace, on fabrique mille objets d'écaille qui se vendent dans le monde entier, tels que votre porte-monnaie et votre portecartes, vos garnitures si originales, le peigne d'écaille transparente et blonde qui fait comme un diadème à vos cheveux noirs.

Ce n'est pas tout : la coquille gigantesque de ces tortues qui mesure de douze à quinze pieds de circonférence sert de barque, de baignoire, de bouclier, de berceau.

Pour prendre la maison de la tortue, il faut d'abord la retourner, opération difficile à cause du poids énorme de l'animal. Souvent on oblige la tortue d'accomplir elle-même cette tâche en lui infligeant un supplice affreux : le chasseur cruel couvre de charbons ardents sa pauvre carapace qui ressemble ainsi à un gigantesque four de campagne. Suffoquée par la chaleur, affolée d'étonnement et de douleur, secouant ce couvercle de feu, la tortue géante chancelle, tombe et se retourne. Aussitôt la lame tranchante du chasseur sépare l'habitant de sa maison, et la malheureuse tortue mutilée et nue, titubante, effarée, gagne sa retraite, j'allais dire son infirmerie, ne pouvant se rendre compte de cette expropriation terrible et cherchant partout sa chère maison. La nature aura pitié d'elle ; un second édifice succédera au premier ; il lui poussera une nouvelle maison sur le dos, mais imparfaite et mal bâtie. L'une était un château fort, l'autre ne sera qu'une guérite. En attendant elle promène le long des rochers son corps difforme et méconnaissable, vivant sans domicile et dormant à la belle étoile.

La tortue géante est le plus impassible des animaux ; sa gravité séculaire est immuable comme son pas, qui ne change jamais ; lente et rêveuse, elle passe dans la contemplation ou la léthargie une existence réglée comme la marche des saisons et ménagée comme le trésor d'un avare.

Plusieurs naturalistes affirment que, dans de favorables conditions, une tortue peut atteindre l'âge de mille ans. C'est le Mathusalem des animaux. En tout cas, il est reconnu que la tortue géante vit cinq à six cents ans. Perchée sur sa roche séculaire, enfermée dans son château fort, elle voit crouler les empires, naître et mourir les nations, changer de face les lieux qui l'entourent.

Eh bien, mademoiselle, dans l'immensité des âges, la tortue géante ne tient pas plus de place que l'éphémère dont l'existence aérienne dure l'espace d'un matin. Cette vie d'un siècle et cette vie d'un jour se confondent et s'effacent comme deux points dans l'éternité. Et si l'on se demande qui a le plus vécu de la tortue ou de l'éphémère, on trouvera peut-être que les siècles endormis du géant sont plus courts que les heures joyeuses de l'insecte ailé qui naît, danse et meurt dans un rayon de soleil !

Le sac léger et coquet renfermant votre éventail, votre mouchoir de dentelle et votre bourse de soie est taillé dans la peau précieuse et rare du mouflon marocain, dont on fabrique aussi ces portefeuilles que nos ministres ne gardent jamais bien longtemps.

Le mouflon est une bête vénérable, un patriarche, un vieux de la montagne ; on le considère comme l'ancêtre du mouton, je veux dire du bélier. Il habite les hautes régions, les cimes escarpées, les roches neigeuses et solitaires. Il aime à gravir les pics, à pencher sa tête sauvage sur les ravins et les abîmes. Il déteste la civilisation, et quand elle envahit ses monts, étage par étage, il recule, il monte, il s'enfuit jusqu'aux nuages et aux glaciers.

C'est un rude montagnard au poil fauve, aux pieds d'airain, au corps svelte et ramassé, à la tête superbement encornée. Sa vigueur égale son agilité. Son arme redoutable et son imposante parure, ce sont ses hautes cornes qui se dressent, s'écartent, se recourbent : deux faucilles.

Le mouflon se trouve en Grèce, en Sardaigne, aux Baléares, et la Corse est sa terre de prédilection. C'est dans l'Atlas, l'Algérie, le Maroc, où surtout il abonde, qu'il se montre le plus coquet : il met de belles paires de manchettes, quoiqu'un peu larges du poignet, flottant et descendant jusqu'au bout des doigts, ou plutôt des pieds.

Le mouflon tient le milieu entre la chèvre et le bélier, mais il n'a ni la gaieté de l'une ni la bonhomie de l'autre. C'est un philosophe taciturne et grave qui se retranche derrière les neiges et met entre la société et lui des rochers inaccessibles.

Les colères du mouflon sont tenaces, promptes, terribles. Quand deux mouflons s'en veulent, ce sont des combats formidables ; le sol résonne sous leurs pieds d'airain, et l'on entend de loin le cliquetis des cornes qui effraye l'oiseau des montagnes. Tantôt le vaincu gisant sur le sol ensanglanté n'est plus qu'un cadavre ; tantôt un coup de corne décidant de la victoire l'a précipité dans l'abîme, où les corbeaux et les vautours déchiquetteront sa chair après avoir déchiré sa peau : un portefeuille de perdu !

Votre robe de satin, sur laquelle se détachent les fleurs éblouissantes d'un parterre fantastique, est l'œuvre d'un insecte, d'une chenille, du ver à soie.

Le ver à soie est la seule chenille dont le cocon précieux ait reçu une application industrielle.

L'appareil qui le produit est composé de deux glandes aplaties se prolongeant par un canal de plus en plus fin à mesure qu'il se dirige vers la tête.

Sortie liquide, la matière s'étire, se sèche et devient soie.

Ce ver fixe son cocon entre deux angles, et le fil de soie qu'il produit a plusieurs centaines de mètres.

Je ne crois pas qu'il existe de petite bête à qui l'élégance et la coquetterie féminines doivent plus de reconnaissance qu'au ver à soie.

Vous savez, mademoiselle, que cette chenille infime est la gloire et la richesse de notre France méridionale. Vous savez qu'elle se nourrit de feuilles, comme toutes les chenilles : feuilles de mûrier principalement, feuilles de chêne, de platane, de ricin.

Lyon a ses soieries comme Smyrne a ses roses et Ceylan ses perles. Ce sont les plus belles et les plus renommées de l'univers : lorsqu'en 1867 les ambassadeurs chinois firent leur entrée solennelle dans les salons des Tuileries, il n'y eut qu'un cri d'admiration à la vue des soies magnifiques dont étaient faites leurs tuniques de gala : « Regardez, disait-on, quelle richesse, quelle finesse et quel éclat ! Y a-t-il quelque chose de comparable à ces merveilleux tissus du Céleste Empire ? » On s'extasia, puis l'on rit en apprenant que ces tuniques admirables venaient, en droite ligne, non de Pékin, mais de Lyon.

Le plus délicat des bijoux, la perle, vient d'un simple mollusque, d'une huître ; le plus merveilleux des tissus est le produit d'un ver, d'une pauvre chenille, dont le froufrou s'élève dans tous les salons de la terre, et dont le fil soyeux fait le tour du monde !

* *

Les perles et le corail, qui vous parent si bien, transportent notre imagination aux lointains rivages du Pacifique.

A l'huître la perle. Au polype le corail. Le polype, cet animalcule informe, est bien le plus formidable et le plus étonnant ouvrier de la création : Voyez-vous, mademoiselle, ces masses rocheuses de deux cents toises d'élévation ? c'est le travail des polypes, qui peuplent les abîmes de l'Océan. Ces récifs qui, dans les hautes latitudes, rendent la navigation si périlleuse, ce sont les cellules des polypes entassées depuis des siècles les unes sur les autres. On voit, à fleur d'eau, ces chaînes immenses, effroi des

navigateurs, et ces murs étranges qui, s'élevant perpendiculairement du fond de la mer, s'accroissent sans cesse par la superposition de couches nouvelles et obstruent, à des distances immenses, le bassin des océans ; c'est encore l'ouvrage des polypes.

Vous savez, mademoiselle, que ces animalcules se construisent des espèces de ruches où ils végètent comme des poissons dans leurs coquillages, dans un état mixte entre la vie des animaux et celle des plantes, avec lesquelles on les a si longtemps confondus.

Sur une immense étendue, la côte de la Thébaïde ne présente qu'un sol de corail, hérissé partout de rochers bizarres, œuvre lente et continue, irrésistible, formidable des polypes. Mais de toutes les créations de ce genre, il n'en est point de plus extraordinaire que la chaîne des récifs qui forme une sorte de ceinture à la Nouvelle-Calédonie et s'étend du sud-est au nord-ouest sur une étendue d'environ cent cinquante lieues.

Ces récifs sont d'autant plus dangereux qu'ils sont pour la plupart cachés par les îlots voisins, que les courants y entraînent les embarcations, et que la mer y brise sans cesse avec une violence inouïe.

Le corail est une substance solide, blanche, rosée, mais généralement rouge, ayant la forme gracieuse de rameaux ornements qui ont servi de demeure à d'innombrables polypes.

Cette végétation bizarre et charmante, qui forme comme les parterres de l'Océan, se couvre de points blanchâtres s'épanouissant en une sorte de fleur qui, à la moindre agitation de l'eau, rentre dans sa retraite. Ce tissu étrange se développe, se couvre de franges délicates, et ce que vous aviez pris pour une fleur est un animal, le polype, dont la famille innombrable s'appelle polypiers.

Le polypier est fixé au rocher par une partie solide qui est le corail. Bientôt ce ne sera plus un individu, mais une nation.

Je ne vous apprendrai pas, mademoiselle, que la perle est le produit d'une humeur particulière et solidifiée de l'huître ; ce suintement qui forme le roi des bijoux est, dit-on, causé par une maladie du mollusque, et l'on raconte que les Chinois, si ingénieux en toutes choses, déterminent cette maladie précieuse et féconde en choisissant des huîtres qu'ils transpercent d'une longue épingle. De cette blessure coule un liquide qui, en se solidifiant, forme une perle. La perle, dans ce cas, serait comme une larme arrachée aux souffrances de l'huître, et le collier qui brille à votre cou un bijou de douleur. Laissons à d'autres la responsabilité de ce récit. L'huître n'a pas besoin d'être torturée pour produire la perle. Comme l'escargot sue sa coquille et l'écrevisse sa carapace, elle sue un bijou.

D'après le prix d'une vraie perle, vous jugerez

aisément de son importance commerciale, de l'ardeur et de l'avidité des pêcheurs de perles. Leur adresse, leur courage, leur acharnement tiennent du prodige. Ces plongeurs intrépides, que rien n'effraye, s'en vont choisir au fond de la mer les huîtres dont ils remplissent leur sac avec une rapidité vertigineuse, et lorsqu'ils reparaissent à la surface des vagues, au bout de la corde qui les soutient, il arrive plus d'une fois que le sang voile leur regard et coule de leur bouche. Souvent c'est l'asphyxie, c'est la mort. Parfois ils ne remontent pas. Un requin a dévoré le pêcheur, une pieuvre hideuse l'a étouffé dans les anneaux visqueux et glacés de ses tentacules.

Au lieu d'une huître, il a rencontré un monstre, et il est mort pour une perle ! Il est mort, le hardi plongeur, pour une perle qu'il allait disputer aux vagues et chercher pour vous au fond de l'abîme, mais qui ne brillera jamais à aucun doigt.

Disons un mot des fines et brillantes écailles de l'ablette qui servent à fabriquer les fausses perles. La matière nacrée qui compose ces perles artificielles s'obtient en raclant les malheureuses ablettes comme de simples navets, avec un couteau. Leur dépôt, qu'on délaye dans de la colle de poisson, est d'un beau blanc teinté de bleu et ressemble à de la nacre liquide. On le nomme *essence d'Orient*. Après cette opération, on souffle au chalumeau des petites boules de verre minces, rondes, légères, percées de deux trous. Enfin dans ces boules on introduit une goutte d'essence d'Orient qu'on agite dans tous les sens. Il ne reste plus qu'à faire sécher ces perles qui, grâce à un soufflage habile, imitent si bien la forme, la beauté et jusqu'aux imperfections des perles vraies.

L'ablette ne travaille que dans le faux et ne saurait faire concurrence par ses produits artificiels, au précieux mollusque de la mer des Indes.

L'huître c'est la vraie, c'est la seule mère de la perle, dont le doux éclat fait oublier le scintillement des émeraudes et le feu des diamants.

Au moment d'achever notre voyage scientifique et mondain autour de votre toilette de bal, je suis frappé des douces senteurs qui s'exhalent de votre mouchoir de dentelle : je reconnais le roi des parfums, le *musc de Calcutta*, et je vous présente le gracieux chevroton, le porte-musc de l'Himalaya, qui le produit.

Les animaux qui nous donnent des parfums sont au nombre de trois : la civette, qui secrète le parfum auquel elle a donné son nom, le cachalot du Pacifique, qui fournit l'*ambre gris*, et le porte-musc.

Ainsi, mademoiselle, vous vous parfumez aux dépens d'un chat, d'une baleine et d'un bouc.

Parlons du chevroton de l'Himalaya : c'est un parfumeur doublé d'un acrobate : il saute et il distille. Sur son blason de bête il porte un alambic et un trapèze.

Le porte-musc est une étrange et charmante bête, plus déliée que le chevreuil, plus rapide que l'élan, plus légère et plus vive peut-être que le chamois. Il lui faut pour piédestal un glacier, pour tapis la neige éternelle, pour horizon l'infini, et c'est à six mille mètres au-dessus du niveau de la mer qu'il campe sur son trône de glace. C'est là-haut que le chasseur intrépide va chercher le roi des parfums, le musc de l'Himalaya dont une once ne coûte pas moins de trente francs dans les bazars de Calcutta.

Le porte-musc n'est pas une bête, c'est un bond. De bas en haut, il franchit jusqu'à neuf mètres ; de haut en bas plus de vingt. C'est une balle qui rebondit de rocher en rocher, sautant par-dessus les ravins et les abîmes.

Une seule chose peut le suivre dans cette effrayante voltige : l'œil de l'homme ; une seule chose peut l'atteindre dans ce galop aérien : la balle des carabines. Quand il ne bondit plus, c'est qu'il est tombé. Il est tombé pour la première fois de sa vie. Ne dites pas qu'il a été moins rapide que le plomb : le plomb et lui se sont rencontrés.

C'est dans une petite poche, près du nombril, que le porte-musc recèle le parfum délicat auquel il a donné son nom. Ce parfum, sa richesse et sa gloire, cause sa perte. Implacable et avide, la main du chasseur se pose sur le cadavre encore chaud du pauvre chevroton et arrache le trésor convoité à ses entrailles fumantes. Après avoir coupé la précieuse bourse du porte-musc, le grimpeur de rochers la vend aux marchands de la plaine qui ne manquent jamais de falsifier le parfum pour en augmenter la quantité et le poids.

Pareil à ces victimes qu'on persécute à cause de leur génie ou qu'on assassine pour leur argent, le porte-musc meurt victime de sa renommée.

Il faut bien que la femme se parfume ! Que lui importe une bête des montagnes ? Mais savent-elles, les belles créoles de Calcutta, que ces senteurs délicieuses sont sorties d'un cadavre, et se doutent-elles des flots de sang qu'a coûtés une goutte de parfum ?

Mais ces joyeux murmures, ces sons harmonieux que j'entends, n'est-ce pas le bal qui commence ? Vite, je descends de ma chaire, et je cède la parole aux violons, le pas aux danseuses, tandis que vous étalerez aux regards de vos amies cette toilette charmante, dont nous connaissons les ouvriers incomparables qui se nomment la Terre, le Ciel et l'Océan.

Mais quand les glaces réfléchiront vos élégances, donnez entre deux valse un souvenir de sympathie aux pauvres bêtes qui ont tant souffert pour vous faire belle, ou qui sont mortes pour vous parer.

FULBERT DUMONTEIL.

BIBLIOGRAPHIE

POUR L'ACHAT DES LIVRES DONT NOUS RENDONS COMPTE

Prière de s'adresser directement à l'Administration du Journal.

VIE DE MADEMOISELLE MANCE
ET
COMMENCEMENTS DE LA COLONIE DU CANADA
PAR M. ADRIEN LEBLOND.

S'adresser exceptionnellement pour cet ouvrage à la librairie Sauton, 2, rue du Bac.

Ce livre, écrit par un Français, arrive de Montréal, de ce pays fidèle et bon qui a conservé avec amour le culte de la mère patrie et qui a pardonné l'odieux abandon dont il fut l'objet. L'auteur a été séduit par le côté généreux et poétique de ces débuts de la colonisation française, qui, peu semblable à la colonisation espagnole, ne s'implantait pas avec le feu et le fer, ne réduisait pas en esclavage les libres habitants de ces nouvelles contrées, mais qui, obéissant aux nobles instincts de la vieille race franque, apportait aux pauvres sauvages l'Évangile et les bienfaits que la loi chrétienne amène avec elle. Rien, en effet, n'est plus beau, plus émouvant que cette jeune histoire du Canada, de ce pays à la nature magnifique et sévère, qui nourrissait les nombreuses tribus, chez qui les vertus les plus rares s'alliaient aux instincts les plus farouches; l'attention de la France chrétienne, si chrétienne alors! était portée vers cette colonie; la Compagnie de Jésus et le séminaire de Saint-Sulpice y envoyaient des missionnaires, dont quelques-uns donnaient leur sang pour leur Dieu. Un pieux laïque, M. de la Dauversière, cherchait à y implanter des ordres religieux de femmes pour l'éducation des enfants et le soin des malades, et la soif du salut des âmes était si vive dans la société d'alors qu'on vit, en peu d'années, quatre ou cinq ordres différents : des ursulines, des sœurs de Sainte-Marie, des hospitalières, des filles de Saint-Joseph, s'établir sur ces rives du Saint-Laurent, presque encore sauvages, y fonder des établissements qui durent encore et qui furent constitués à force de courage et de persévérance. On ignore de nos jours le nom de ces femmes héroïques, soutien de la colonie naissante, les Peltrie, les Bourgeoys, les Youville, et nous félicitons M. Leblond d'avoir tiré l'une d'elles de son obscurité, de l'avoir vengée de l'oubli où trop longtemps on l'a laissée.

La vie de *Mademoiselle Mance* est un tissu d'actions humbles et admirables.

Jeune encore, elle entendit un prêtre qui ra-

contait les merveilles de charité et de conversion dont le Canada offrait alors le spectacle, le dévouement de madame de la Peltrie, les libéralités de la duchesse d'Aiguillon, de madame de Bullion, la grandeur des périls qui attendaient sur ces rives étrangères les prêtres et les religieuses et l'utilité chrétienne de l'œuvre à laquelle ils allaient se consacrer. Jeanne Mance se sentit vivement attirée vers ces œuvres : elle était libre, elle avait dépassé la première jeunesse; ses supérieurs ecclésiastiques l'approuvaient, et, au printemps de 1641, elle partit pour le Canada.

Que de travaux, que de fatigues, que de périls l'attendaient sur cette terre qu'on nommait avec amour la Nouvelle-France, dans la ville naissante, dédiée à Marie et que, depuis, on a appelé Montréal! La pauvreté, la rigueur du climat, la crainte de ces tribus qui venaient surprendre les colons, le tomahack à la main, et ne faisaient de prisonniers que pour les faire mourir dans les tourments, rien ne put ébranler la constance de la sœur Mance; elle souffrait avec joie, et elle persévérerait dans ses desseins; elle vint à bout de fonder un hôpital, où elle recevait les colons malades, les pauvres et les sauvages convertis ou disposés à l'être. Il faut lire dans le récit de M. Leblond les privations et les dangers extrêmes parmi lesquels la sœur Mance et ses généreuses compagnes poursuivirent leurs desseins, et l'on saura alors quel détachement et quel courage le Dieu que nous servons peut inspirer à de faibles créatures!

Cette généreuse fille passa trente-trois ans dans ces rudes labeurs, elle établit son œuvre sur des bases solides, et s'adjoignit de saintes et vaillantes compagnes; avec elles, elle prodigua aux malades, aux blessés, aux pestiférés, des trésors de charité, et enfin, consumée de travaux, elle alla, au printemps de l'an 1673, chercher dans le sein de son Dieu, un repos sans terme. Elle avait soixante-sept ans.

M. Leblond a développé cette belle biographie avec beaucoup de cœur et de chaleur; il raconte bien, et le lecteur le suit en idée; si son livre est un début, ce début promet beaucoup, nos lectrices auront, nous le croyons, grand plaisir à connaître mademoiselle Mance, Ville-Marie et le Canada.

M. B.

LES HEURES PAISIBLES

PAR PAUL COLLIN

Prix, 3 fr. franco.

Nos lectrices ont lu, dans un des derniers numéros du journal, un si charmant éloge de ce volume de poésies, que nous ne trouvons rien à y ajouter : notre collaboratrice, madame Lassaveur, poète elle-même, dans l'intime expression du mot, peut, mieux qu'une autre, rendre le charme de la musique et des vers; elle les goûte, comme elle goûte la nature, dont elle sait si bien parler : M. Paul Collin, loué justement par elle, ne doit plus désirer d'autres louanges : nous nous bornerons à le citer, et nos lectrices penseront peut-être avec nous que, sur le Parnasse moderne, entre le réalisme de M. François Coppée et la rêverie spiritualiste de Sully-Prudhomme, il y a place pour la raison ornée, les émotions douces, et pour l'esprit revêtu de fraîches couleurs; or tel est, ce semble, le caractère des vers de M. Paul Collin.

Les quatrains petits et grands seraient-ils le rythme où excelle l'auteur? Témoin ceux en l'honneur d'une jeune morte et d'autres, sous le titre : *Un devoir*, dont l'accent nous fait penser à ceux intitulés *les Images*, qui se remarqueaient dans la *Vie rurale*, de cet aimable et bon Joseph Autran.

M. B.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE CHEZ LES GRECS

Depuis la prise de Constantinople jusqu'à nos jours.

PAR M. G. CHASSIOTIS

Prix, 25 fr.

Depuis quelque temps, les esprits chercheurs s'occupent de la Grèce, non seulement comme M. Schlemann, de la Grèce antique qui dort à Argos et à Mycènes, mais de la Grèce moderne si peu connue hors de ses propres limites. Le marquis de Saint-Hilaire, M. Rangabé, et même une *Authoress*, madame Adam, ont fait quelques révélations sur ce pays, dont on ne connaissait que l'esclavage, les malheurs, et cette guerre héroïque que dénoua la victoire de Navarin : Navarin, où le drapeau français brilla d'un éclat si pur. La Grèce, à dater de ce moment, fut libre, et elle se reconstitua peu à peu, comme un malade qui reprend ses forces après une longue, une épuisante maladie.

Mais durant ces quatre siècles et au delà, écoulés entre la conquête musulmane et l'affranchissement définitif, que s'était-il passé en Grèce? comment l'intelligence, l'âme de ce peuple n'avaient-ils pas été étouffés, et cela pour jamais, sous le joug brutal de Mahomet II, de ses successeurs? C'est là ce que l'auteur de *l'Instruction publique chez les Grecs* vient de raconter dans un livre plein de documents précieux; il nous dit comment en ces temps désastreux, quand la vie, la fortune, l'honneur couraient, à chaque heure, de mortels périls, quand le despotisme le plus cruel pesait sur cette nation infortunée, il se trouva des hommes courageux, qui, en secret, à l'écart, au risque de leur vie, continuèrent à répandre l'instruction et la religion du Christ chez leurs compatriotes. La foi et les lettres devaient ressembler à ce flambeau qu'aux Ténèbres de la semaine sainte, on cache derrière l'autel, et que l'on voit reparaitre après, du milieu de l'église sombre, pour annoncer le jour radieux de la Résurrection.

Et, en effet, ce fut à ces hommes dévoués qui gardèrent les souvenirs du passé, qui enseignèrent aux Grecs qu'ils n'étaient pas nés esclaves de leurs oppresseurs, esclaves des Turcs, ce fut à eux que la Grèce dut sa résurrection et sa liberté; ils ont conservé, comme un dépôt sacré, ses grands souvenirs, et c'est au nom d'Homère et de Sophocle, de Léonidas et de Périclès, de Socrate et de Platon, que la Grèce a appelé l'Europe à son secours et qu'enfin elle a secoué les fers qui, durant des siècles, ont pesé sur elle. Ni les Lascaris, ni les Bessarion, qui apportèrent à l'Italie les œuvres de l'antiquité, n'ont fait pour leur pays ce qu'ont fait pour lui des hommes obscurs, des prêtres, des moines, des instituteurs, dont le nom est inconnu, ignoré.

Ces quelques lignes sont pour nos lectrices, afin qu'elles ajoutent une notion historique de plus à celles qu'elles possèdent. Mais c'est à leurs pères et à leurs frères qu'en écrivant ceci nous nous plaçons à recommander le bel et instructif ouvrage de M. Chassiotis, ancien directeur du collège de Péra. Dans le français le plus pur, le plus élégant, ce lettré a écrit l'histoire de l'instruction en ces contrées, d'où la lumière intellectuelle s'est répandue sur le monde. M. B.

ÉTRENNES 1884

LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Décors de théâtre, Figurines à découper, Cartonnages, Musique, Surprises

Tous les Abonnements partent du 15 Décembre.

TARIF DES NOUVEAUX PRIX :

PARIS, 7 fr.

SEINE, 8 fr.

DÉPART^{ts}, 9 fr.

Pays

| | |
|--|--------|
| faisant partie de l'Union Postale. | 11 fr. |
| en dehors de l'Union Postale. | 15 fr. |

PARASOL & PARAPLUIE



L'UN découle évidemment de l'autre, et c'est le premier qui créa le second parce qu'il vint à l'esprit de s'abriter contre le soleil avant de songer à se garantir de la pluie.

Aujourd'hui ce serait différent. Le soleil est, en effet, si pâle et si rare que l'on se demande presque s'il ne s'est pas refroidi; même l'été nous devons penser au parapluie... devenu l'indispensable compagnon de toute excursion en ville, à la campagne, sur les plages. Vilipendé, chansonné, il a quand même acquis droit de cité chez nous, grâce à l'évolution de la température.

Riffard en 1830, il personnifia longtemps et presque exclusivement le bourgeois tranquille, épicier retiré des affaires, rentier du Marais, n'ayant plus que deux ambitions : pêcher une friture et... la manger.

Aussi, peu de dandys s'en embarrassèrent. On le dédaigna. Il devint le point de mire de toutes nos satires, la substance du ridicule.

D'où vient donc l'idée burlesque qui s'attache à un meuble si utile? De ce que les vaudevillistes se sont emparés, dès le principe, du nouveau venu pour le dénaturer, ou bien de ce que tout d'abord la fabrication lui donna des formes et un poids invraisemblable? Je pencherais pour cette dernière raison.

En tout cas, le parasol, lui, n'a jamais eu à lutter contre nos sarcasmes, parce qu'il s'est implanté entre des mains délicates que nous avons coutume de respecter, et somme toute, parasol, ombrelle, parapluie sont un seul et même objet, dont les attributions seules diffèrent. La preuve en est dans le nom d'*en-cas* finalement attribué au parasol que l'on s'est efforcé de fabriquer de façon qu'il puisse servir à l'un comme à l'autre usage.

Si nous cherchons l'origine du parasol — puisque nous devons commencer par lui — nous le retrouvons dans la feuille de fougère, de palmier ou autre, que la main du premier homme dut arracher, quand il voulut abriter le front de sa compagne des ardeurs du soleil. La feuille fut du reste aussi le premier écran, le premier éventail.

L'idée de toutes nos inventions a été certainement puisée dans la nature, et si l'on se donne

la peine d'étudier le type primitif d'un des mille objets usuels mis à notre disposition, on découvrira toujours quelque part, dans la nature, une forme qui se rapporte à celle de ces objets.

Le parasol est né en Orient, le pays du soleil; il y a pris racine dans la plus haute antiquité, car on retrouve ses traces dans les sculptures de Ninive.

Un bas-relief ninivite, en effet, qui fut copié par M. Layard, représentait un roi sur son char, ayant à ses côtés un individu tenant un parasol au-dessus de sa tête, une espèce de draperie pendait en arrière; à part cela, c'était exactement le parasol moderne, avec ses baleines et son coulant parfaitement figurés.

« L'ombrelle ou le parasol, dit à ce propos M. Layard, cet emblème de la royauté si universellement adopté par les peuples orientaux, était généralement déployé en temps de paix et quelquefois même à la guerre. Comme forme, il ressemblait à peu près à nos parasols à l'usage de tout le monde. Mais dans la sculpture, il est toujours ouvert, il était bordé de franges et avait d'ordinaire au sommet une fleur ou quelque autre ornement. Le parasol était exclusivement réservé au souverain. »

Cette dernière assertion peut être contestée, car Wilkinson reproduit une gravure représentant une princesse égyptienne assise sur un char trainé par des bœufs, et accompagnée d'une personne tenant un objet qui ressemble beaucoup à un parasol.

Je sais que certains auteurs affirment que cet objet, qui était taillé en segment de cercle, doit plutôt être classé dans la catégorie des écrans. Admettons-le, mais il est une sculpture très vieille, trouvée à Persépolis, qui représente un roi escorté d'un esclave, lequel est muni du vrai parasol avec extenseur et coulant.

En somme, si nous résumons l'opinion la plus généralement répandue, nous arrivons à conclure que les Assyriens, les Chinois, les Égyptiens, les Grecs et les Romains maniaient aussi bien que nous l'*umbraculum* ou *umbella*... d'où nous avons fait ombrelle, c'est clair.

Chez les anciens Assyriens, le parasol fut d'abord une sorte de dais, pailleté, formé de bandes concentriques de couleurs diverses, sur lesquelles on peignait des étoiles, des croissants. Tout autour, pendaient des glands. Le pavillon était plat, soutenu généralement par un seul

bras de bois. Celui de Persépolis, cité plus haut, avait sept branches; il n'était pas loin, n'est-ce pas, du parasol actuel?

Dans *Sankountala*, œuvre dont l'auteur vivait vers le VI^e siècle de l'ère chrétienne, on retrouve le parasol que l'auteur nomme *dais*... et qui était placé sur les chars impériaux. A cette époque, les chars étaient sans abri, et l'on n'avait rien trouvé de mieux, pour garantir les propriétaires, que d'adapter derrière les chars des parasols dont le manche avait quelquefois 2 mètres de longueur, et dont le pavillon était soutenu par vingt-huit branches de 4, 5 et 6 pieds.

Dans nos villes de plage, du reste, nous pouvons remarquer les voitures dites « *paniers* » recouvertes d'un carré de toile cirée retombant au besoin; c'est une variété des parasols qui recouvraient les chars romains.

Dans le royaume de Siam, le roi possède de temps immémorial un parasol à plusieurs dômes, dont la structure se rapproche d'un manche auquel on aurait fixé trois ou quatre ombrelles; en revanche les seigneurs n'ont droit qu'à un seul dôme, d'où pendent des morceaux d'étoffe peinte, parasol en tous points conforme au *dais* que *Sankountala* mentionne; d'où nous pouvons conclure que le *dais* n'est autre qu'un parasol.

En 1688, M. de Loubère nous décrit comme suit le parasol en question :

« Pour tout meuble, dans la salle d'audience du roi de Siam, il n'y a que trois parasols. Un devant la fenêtre, à neuf ronds, et deux à sept, » aux deux côtés de la fenêtre.

» Le parasol à sept étages subsiste toujours.

» Les Talpoins ou moines siamois avaient des parasols en feuille de palmier construits de telle sorte que la tige même de la feuille formait le manche de l'instrument. »

Dès 1608, Thomas Coryat, Anglais, qui visitait l'Italie en touriste, rapportait qu'il avait vu « des » personnages graves, portant des objets nom- » més *umbrellae* faits en cuir; ayant la forme » d'un petit *dais*, lequel était employé spécialement par les cavaliers qui le tenaient à la » main, en appuyant le bout du manche sur la » cuisse. »

Dans tous les cas, et au milieu de cette éclosion de l'idée, simultanément constatée sur plusieurs points du globe, la Chine n'était pas restée en arrière, la Chine qui, vers l'année 1700, devait nous importer son invention.

Là, tout d'abord, il y a lieu de constater que l'objet qui nous occupe ne borna pas son rôle à celui de courtisan des rois ou empereurs, mais qu'il fut plié de bonne heure au rôle pratique auquel la nature le destinait. Toutes les classes de la société s'en emparèrent; il n'y eut que réglementation dans la forme et la nuance. Ainsi, sous la dynastie des Ming, les officiers civils du premier au quatrième rang pouvaient porter le parasol à trois étages en lo noir par-

dessus, rouge en dessous; les officiers de cinquième rang n'avaient droit qu'à deux étages en lo bleu, doublé de soie rouge. Du sixième au neuvième rang, deux étages encore en soie bleue dessus, rouge dessous.

Dans tout l'Orient, l'idée qui s'attacha au parasol fut toujours et avant tout de personnifier la grandeur. Ainsi, de chaque côté du grand Mogol, il y avait deux parasols. Un des titres du monarque d'Ava était : *roi de l'éléphant blanc et seigneur de vingt-quatre parasols*.

Ce chiffre se retrouve du reste, en Chine, où vingt-quatre parasols précèdent toujours le Fils du Ciel quand il chasse.

Le parasol de l'empereur du Maroc fut un des plus grands attraits parisiens après la bataille d'Isly; longtemps il demeura exposé à la curiosité publique.

En Occident, l'Église catholique avec la Rome papale rétablit le parasol dans sa dignité déchuë sous la Rome ancienne. Nous lisons, en effet, dans les chroniques :

« Quand le pape Alexandre III retourna à Rome, après avoir conclu la paix avec Frédéric I^{er}, les habitants d'Ancône offrirent un parasol à chacun des souverains. Alexandre ordonna qu'il en fût également remis un au doge de Venise « qui, » nous délivrant de l'effervescence des troubles, » dit la bulle, nous a conduits au rafraîchissement de la paix, ce qu'exprime bien une ombrelle. En mémoire de quoi nous voulons que » le duc des Vénitiens use d'un parasol dans les » solennités. »

Bientôt le pape en procession a droit au parasol; puis c'est le tour des cardinaux, en entrant dans la basilique. Le parasol est suspendu aux voûtes. Plus tard ce meuble, paraissant fort incommode, sera remplacé par le chapeau rouge, insigne honorifique, moins encombrant, plus économique, puisque le dignitaire sera en même temps le porteur.

En Espagne, les moines ont conservé la coutume de toujours sortir avec un parasol.

Si de l'Orient nous passons à l'Occident, nous constatons que les Grecs de l'antiquité faisaient grand usage de l'ombrelle, mais que chez eux c'était un véritable objet de luxe entouré, comme l'éventail en tout temps, des soins de la fabrication ou des recherches de la prodigalité.

Comme premier nom, le parasol reçut celui de *parôpion*, qui s'appliquait également aux œillères des chevaux. Cette promiscuité vulgaire finit par déplaire aux patriciennes, qui réussirent à lui imposer le nom d'*anthelios*, contre soleil. Sous cette dénomination les dames ne dédaignèrent plus l'objet utile, et on les vit dans les rues constamment suivies d'esclaves portant un parasol.

De cette époque datent les descriptions spéciales d'auteurs anciens, parmi lesquels Aristophane, qui s'étend sur la forme arrondie en cor-

beille, et nous apprend que le parasol s'ouvrait et se fermait à volonté.

Le manche n'allait pas jusqu'en haut; il se terminait auprès de l'étoffe par une boule dans laquelle s'engageaient cinq fourchettes tantôt courbées, tantôt rectilignes.

Sous les Grecs le parasol était avant tout objet féminin.

« Il porte, de l'air naturel d'une femme, une ombrelle à manche d'ivoire », nous dit avec dédain Anacréon en parlant d'un jeune compatriote.

Nous y gagnons de savoir que, dès cette époque, on faisait des manches très luxueux. Juvénal n'écrit-il pas :

« Voici celle à qui tu enverras une ombrelle verte au manche d'ambre. »

A cet égard nous n'avons pas dégénéré, et chaque siècle, depuis l'introduction de l'ombrelle en France, s'est efforcé d'apporter son contingent d'innovations et de perfectionnements prodigieux.

C'est ainsi qu'au siècle dernier les ombrelles étaient déjà en soie blanche ou noire avec franges, recouvertes de dentelles à médaillons ou à dessins, brodées de verroteries ou garnies de marabouts.

L'introduction du parasol en France, en tant qu'usage régulier, ne date guère que de la fin du XVII^e siècle, époque où Montaigne se laisse aller à cette boutade : « Les parasols de quoi, depuis les anciens Romains, l'Italie se sert, chargent plus les bras qu'elles ne déchargent la tête. »

Fait incontestable : le parasol en Italie et en Espagne, le parapluie en Angleterre, furent en honneur bien avant que la France, indifférente sous son climat tempéré, songeât à adopter l'un et l'autre.

Le poids de ce meuble donna longtemps à réfléchir. Quand en effet, pour s'abriter des rayons du soleil ou des averses, il fallait se mettre dans la main deux kilogrammes, poids d'un parapluie en l'an de grâce 1500, chacun se montrait fort réservé. Disons que le parapluie de cette époque mesurait 3 mètres 50 centimètres de circonférence. Il était en cuir, en toile cirée, en étoffe de soie huilée, en papier verni, matières premières qui subsistèrent jusqu'en 1770.

La Chine et le Japon utilisent encore pour cette industrie un papier extrêmement résistant que l'industrie chinoise prépare ainsi :

« On prend 37 grammes d'huile de t'ong, 2 liang d'huile de chanvre, deux dixièmes de liang de fleur de farine, 7 graines décortiquées de croton tiglium. On broie le tout et on le réduit en bouillie. On prend de la farine de teou, on la jette dans l'huile, on cuit le tout d'abord à feu doux, puis à feu très ardent, jusqu'à ce que l'on ait obtenu une sorte de colle onctueuse. Cela fait, on en passe une couche sur le papier; quand il est bien pénétré de cet enduit, on le fait sécher à l'ombre. »

Ce papier, quoique solide, se plie facilement. La monture (manche et baleines) se fait en bambou.

Vers 1710 seulement on retrouve en Angleterre les traces du parapluie, et dans des conditions telles que l'on est en droit de regretter les bonnes habitudes perdues. Ainsi un journal de 1709 inséra l'avis suivant :

« Le jeune gentleman qui a emprunté le parapluie au café Will de Cornhill est prévenu que, pour être sec de la tête aux pieds, on lui prêtera volontiers les socques de la bonne. »

Ce petit entrefilet nous met à même de savoir que les cafés du temps tenaient à la disposition des consommateurs des parapluies de remise... et qu'il y avait déjà alors des *faiseurs de parapluies*.

En 1712, *l'Art de marcher dans les rues de Londres* disait :

« Les bonnes ménagères se moquent de la violence de l'hiver, défendues qu'elles sont par le chaperon de voyage ou abritées sous la toi cirée d'un parapluie, et le pied sec dans leurs socques. Que les dames persanes déploient de riches ombrelles pour garantir leur beauté des ardeurs du soleil, ou que la sueur au front les esclaves portent le lourd parasol des monarques orientaux, étalant leur pompe, l'Angleterre, en hiver, ne connaît cet instrument que pour abriter des averses froides la jeune bonne en course. »

Gay avait raison, le parapluie en Angleterre comme en France, surtout depuis quelques années, répond à une première nécessité.

Pourtant, dès l'abord, le nouveau venu fut conquis : témoin les lignes qui suivent, extraites d'une chronique du temps :

« Jonas Hauway, le fondateur de l'hôpital de la Madeleine, est le premier qui ait eu l'honneur et le courage de porter un parapluie dans les rues de Londres... Pendant quelque temps les parapluies furent un objet de dérision, particulièrement de la part des cochers de louage, qui voyaient dans leur emploi un empiétement sur les droits de leur corporation. John Macdonald, un valet qui écrit ses mémoires, rapporte qu'en 1770 chaque fois qu'il sortait avec son beau parapluie de soie, récemment acheté en Espagne, il était accueilli d'ordinaire par ce cri : « Français, Français, pourquoi n'appelles-tu pas une voiture? »

Aujourd'hui, parasol et parapluie se sont implantés dans nos mœurs. L'esprit vaudevilliste n'a rien pu contre lui, et nous ne craignons plus de paraître ridicules parce que nous nous abritons soit contre les ardeurs du soleil, soit contre les intempéries de la pluie.

Les ombrelles dites « bains de mer » sont adoptées aussi bien par les hommes que par les femmes. Plus de respect humain. Pourquoi donc,

après tout, l'homme ne chercherait-il pas à se garantir comme la femme? La mode est bonne à suivre dans tout ce qu'elle a de logique, et nous avons toujours regretté de ne pouvoir porter le manchon en hiver.

Sous la signature T. V. N. j'ai lu quelque part une gerbe de vers, avec lesquels, en terminant, vous ferez connaissance, amie lectrice, si vous le voulez bien.

Ce sera le mot de la fin.

L'ombrelle, quand le temps est beau,
Sort pimpante de son fourreau,
Prête à vous tenir compagnie;
Mais que le ciel devienne noir,

Bonsoir !

Plus d'ombrelle. Paraît alors le parapluie.
Il vient subir pour nous l'eau, la grêle, le vent.
C'est l'ami véritable. Hélas ! et trop souvent,
Dans nos amitiés les plus belles,
Que trouve-t-on ? Des amitiés d'ombrelles !

MAURICE GARDOT.

SUZANNE HÉVERLEY

(SUITE ET FIN)



LES trois premières années de mon mariage ne m'ont laissé qu'un souvenir assez confus; les jours ressemblaient aux jours et se confondaient à force de monotonie; je me levais de bonne heure, ma mère m'avait accoutumée à aimer l'aube et même à la devancer; en hiver, j'étais debout et habillée bien avant que la lumière eût pénétré dans la ville; j'avais fait ma prière et mis en ordre les comptes de la veille, à la lueur de plus en plus pâissante de la lampe; quand il faisait grand jour, nous déjeunions, mon mari allait à ses affaires; je sortais pour faire quelques emplettes; j'entendais souvent la messe à la cathédrale, nous faisions à midi un second repas, puis, je m'installais à la fenêtre et je travaillais à l'aiguille. Que j'ai rêvé et soupiré près de cette fenêtre! que j'y ai fait de points et de songes!

Mes songes n'étaient pas coupables: je désirais un enfant, et j'y pensais; je me figurais ce petit être posé sur mes genoux, allaité de mon sein, grandissant, me donnant à chaque heure ma part de joie, devenant une compagne fidèle, ou un ami à qui je pourrais tout confier! Pauvre enfant rêvé, apparaîtra-t-il jamais sur la terre?

Mon mari était bon pour moi, quoiqu'il ne s'abstint pas de me faire sentir son autorité et la supériorité que lui donnait sa fortune. Oh! que cet argent appesantissait le joug conjugal! cet argent, dont nous ne jouissions guère, car tout ce qui dépassait nos dépenses était consacré à l'agrandissement des affaires de M. Héverley. Les affaires étalent sa vie, sa pensée presque unique. Il m'aimait peut-être, il aimait à me trouver là, à mon poste, j'égayais pour lui la

maison et les repas, il désirait comme moi cet enfant qui ne nous était pas accordé; il en parlait souvent, disant:

« Je travaille pour lui! il n'aura pas de mal à faire sa trouée, celui-là! »

S'il était né alors, ce désiré, ce Dieu-donné, tout eût changé de face. Dieu ne l'a pas voulu!

Notre existence était fort calme, les seules difficultés naissaient des observations critiques que ma belle-sœur Léontine ne m'épargnait pas. Elle était très experte ménagère, elle connaissait les secrets de la cuisine et de la lessive, elle m'écrasait sous le poids de sa science et de son expérience; sa censure, douce dans la forme, incisive au fond, s'étendait sur ce que je faisais, sur ce que j'achetais, sur ce que je commandais aux domestiques, et, la goutte d'eau creusant le roc peu à peu, elle m'enlevait bien des mérites aux yeux de mon mari... Hélas! il s'était accoutumé à ce qu'il appelait jadis ma charmante figure, je ne lui donnais pas d'enfant, et je n'étais pas, on le lui faisait bien voir, ce type accompli de femme d'intérieur, active, laborieuse, économe, prévoyante, qu'il avait cru trouver. Souvent, après le départ de sa sœur, il me grondait: je ne répondais pas... et dès que je le pouvais, je me sauvais dans ma chambre pour pleurer. La confiance ne s'établissait pas entre nous, la confiance qui eût amené l'entente des cœurs et peut-être la sympathie. Il me regardait comme une enfant incapable, et je le craignais comme un sévère censeur.

Je ne confiais mes peines à personne, ni à ma mère qu'elles eussent affligée, ni à la bonne Marie-Josèphe qui n'y eût rien compris. Elle me trouvait si heureuse d'avoir une voiture tirée par deux bons gros chevaux, et cette grande maison avec un grand balcon sur le boulevard; elle me trouvait heureuse de ne pas devoir m'oc-

cuper de l'étable ni de la basse-cour, et, dans tout mon entourage, une seule personne lui déplaisait : c'était la petite Cécile :

« Méchant petit singe ! » disait-elle.

Je m'en étonnais, car Marie-Josèphe était la bonté même et ne blâmait pas volontiers le prochain.



Nous étions mariés depuis six ans, lorsque ma chère pauvre mère, très affaiblie depuis quelques mois, s'alita pour ne plus se relever. Nous allions la voir fréquemment; un jour elle pria mon mari de me laisser auprès d'elle :

« Ce ne sera pas pour longtemps, mon cher Victor, dit-elle, bientôt j'irai auprès de ceux qui m'attendent. Laissez-moi Suzanne. »

Il y consentit de bonne grâce, et il m'envoya ma femme de chambrière pour m'aider dans les soins que je rendais à ma mère. Je passai ainsi trois semaines, pleines d'inquiétudes, d'angoisses, et qui, pourtant à distance, m'apparaissent douces et consolantes; elles me font penser à ces paysages si âpres et si difficiles lorsqu'on les parcourt et, qui, de loin, forment un délicieux horizon. Je me retrouvais sous le toit de ma mère, je respirais l'air de mes premières années, je la revoyais, elle plus calme, plus sereine à mesure qu'elle montait vers l'immortalité, et son calme, né de la foi, affermi par une vie d'épreuves, se communiquait à mon âme. Auprès d'elle, mes ennuis, mes agitations me semblaient peu de chose; la vie m'apparaissait ce qu'elle est, un rêve, mais avec un réveil, un chemin court qui mène vers un but, une navigation qui conduit au port. Qu'importe à celui qui sommeille, les agitations du rêve; à celui qui marche, les aspérités de la route; à celui qui navigue les passagers orages, puisque le havre est en vue? jamais la certitude de notre éternel avenir ne m'apparut si évidente, si palpable, si lumineuse qu'auprès de ce lit d'agonie. Ma mère ne redoutait pas la mort, elle désirait le ciel, elle voulait voir son Dieu. Dans un livre peu recommandable, j'ai lu cette parole belle et profonde : *Qui s'endort dans les bras d'un père n'est pas en souci du réveil*. Tel était l'état de ma mère; elle voyait Dieu sur l'autre rive, il lui tendait les bras, elle avait hâte de s'y jeter, et près d'elle, je partageais son espoir, sa joie, je dirais presque son ivresse. Avec quels transports n'attendait-elle pas tous les trois jours le Dieu qui venait la visiter et consoler les derniers instants de son exil! Je lui faisais plaisir en préparant l'autel, en le parant de fleurs; j'en mettais sur les marches de l'escalier, dans le vestibule, à l'entrée de la maison; les lumières s'élevaient au milieu des roses : on eût dit une fête. C'en était une... la mort du chrétien est une délivrance et un jour d'allégresse...

Dans la nuit qui précéda sa dernière heure, ma mère me dit quelques mots :

« Tu n'es pas tout à fait heureuse, me dit-elle, personne n'est tout à fait heureux sur la terre... rapproche-toi de Dieu : Lui seul est bon et fidèle... ne l'oublie jamais, sers-le de ton mieux, aime et préviens ton mari... rapproche-le de notre Dieu... tâche de vivre en paix avec ta belle-sœur... Souviens-toi que les enfants du Père céleste aiment ceux qui ne les aiment pas... défie-toi de... »

Elle n'acheva point : j'ai toujours pensé que la charité avait mis un sceau sur ses lèvres; elle ne voulait porter d'accusation contre personne... Ma sainte mère mourut quelques heures après : cette âme courageuse se reposa enfin dans le sein de Celui qu'elle avait tant aimé.

Ici-bas, ses restes précieux furent réunis à ceux de mon père et de leurs autres enfants.

Mon mari me témoigna de l'affection, et pendant quelque temps il demeura fréquemment auprès de moi, en s'efforçant de me distraire et de me consoler. Puis le temps fit son œuvre, il retourna à ses affaires, et je retombai dans ma solitude.



Durant cette année de deuil, je vis peu de monde; notre maison fermée, sévère, peu hospitalière, n'attirait pas; je restais toujours seule, et je n'attendais plus ma mère, qui venait me surprendre jadis; je n'attendais pas Marie-Josèphe, que le soin du ménage et des enfants retenait à la maison; je n'avais pas d'amie à Amiens: dès le début de notre mariage, mon mari avait désapprouvé les relations intimes, qui auraient amené des échanges de dîners, des idées de réunions et des fêtes; je vivais donc seule dans ma grande maison, et les visites de condoléances faites, je ne voyais que ma belle-sœur Léontine. Elle était souvent dans notre intérieur, et mon mari, qui l'aimait, ne s'en plaignait jamais. Il aimait surtout de préférence cette petite Cécile, que je trouvais si hardie et dont l'arrogance n'était, certes, en rapport ni avec son âge ni avec sa position. Lorsqu'elle apprit la mort de ma mère, elle s'écria :

« Quoi! la vieille dame en noir, qui avait un si drôle de chapeau! Elle n'avait pas l'air amusant du tout! »

Sa mère, elle, m'offrait des consolations comme les amis de Job offraient à leur ami désolé. Elle possédait un talent spécial pour ulcérer un cœur déjà blessé, pour bien présenter les idées pénibles, les rapprochements désobligeants; on sortait d'auprès d'elle plus triste, et, qui pis est, presque irrité.

Une autre personne me convenait mieux, et, par la douceur de ses manières et de sa parole, elle venait à bout d'endormir, c'était les soulager,

mes ennuis. Cette personne était ma tante, madame Laroche, que je n'avais pas beaucoup vue avant la mort de ma mère. Elle me recherchait dans ma solitude, elle me consacra ses heures, elle me témoigna une amitié qui me toucha. Je n'étais plus gâtée par personne, ni aimée, puisque je n'avais plus mon père, qui m'avait tant chérie, ni ma sainte mère, qui m'aimait sans me le dire.

Madame Laroche, que je nommais familièrement tante Amélie, conservait des restes de beauté, qui rappelaient ce qu'elle ne pouvait oublier, ses succès d'autrefois ; elle était jeune encore, elle aimait à la fureur la toilette, le luxe, le monde, il ne lui manquait que la fortune, le flot qu'appelaient ses lèvres avides courrait ailleurs et ne mouillait pas le seuil de sa maison. Je n'étais pas frappée alors de l'âpreté avec laquelle elle parlait de l'argent et de ceux qui le possédaient et de ce désir furieux de jouissance que révélait ses paroles. Je m'en suis souvenue plus tard...

Son mari, jadis, occupait un emploi dans les finances, il avait gagné beaucoup d'argent, il avait vécu dans les grandes villes, et sa femme et lui, également épris des plaisirs mondains, n'avaient pas économisé. Elle subsistait pauvrement de quelques débris, et elle aimait à remonter les années écoulées et à dépeindre l'époque joyeuse de sa vie ; les bals qui l'avaient vue brillante, les diners, les concerts, les parties de campagne où elle avait figuré, ne pouvaient s'effacer de sa mémoire, et elle revoyait tout, les robes blanches ou roses, les camélias, les bruyères qui s'étaient fanés dans ses cheveux, robes d'hiver, robes d'été, comme dit la Fontaine, feux du lustre, feux du soleil, tout réparaisait ; les noms des brillantes amies de ses jeunes années, ceux des beaux danseurs, officiers, fonctionnaires, avocats, surgissaient à tout instant de cette mémoire qui ne pouvait retenir une page sérieuse, ni quatre vers qui ne fussent pas des vers de romance ; elle s'animait tant qu'il me semblait assister à ces bals, à ces réunions qu'un trompeur mirage me représentait mille fois plus riantes et plus poétiques que la réalité. Les enfants qui lisent les *Mille et une Nuits* croient qu'il existe des palais de perles et d'émeraudes, de même je m'imaginais que le monde n'était qu'enchantement et délices : je rêvais des salons éblouissants, des harmonies divines, des spectacles où rien ne blessait ni les sens ni la pensée, et il faut le confesser, je me représentais ces hommages, ces flatteries que ma tante regrettait et que j'aurais pu inspirer à mon tour. On m'avait chérie, mais personne ne m'avait louée, ni adulée, ni mon père, ni ma mère, ni mon mari, ni la bonne Marie-Josèphe, et je me créais des triomphes mondains, à la fois vifs et purs, dont l'idée m'enivrait. Faudrait-il donc que ma vie tout entière s'écoulât uniforme, dans les longs et vulgaires travaux d'une

existence bourgeoise, sans soucis, mais sans émotions, sans inquiétudes, mais sans plaisirs ; et formant, jusqu'au définitif coup de ciseau de la Parque, une trame tellement monotone qu'on ne pouvait distinguer les fils ou les jours. Si j'avais eu des enfants, mais non... rien qui animât et colorât ma vie... rien que des perspectives d'avenir de plus en plus mornes, la fuite de la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse, la fin.

Je m'arrêtais à ces idées, d'autant plus que ma tante, qui les avait excitées, me plaignait :

« Ah ! Suzanne, disait-elle parfois, vivre ainsi, ce n'est pas vivre ! Et tu es si jolie ! tu serais si brillante ! si ton mari voulait, tu ne passerais pas une soirée chez toi, on donne tant de fêtes à Amiens, et tu serais si recherchée si on te connaissait... Je n'étais pas riche comme toi, mais j'étais plus heureuse que toi à ton âge, et je t'assure que si j'avais un peu de fortune, je saurais jouir de mon reste... on n'est pas créé pour vivre entre quatre murs.

— Tante Amélie, ma pauvre maman vivait entre quatre murs...

— Oui, oui, c'était une sainte femme, mais nous ferons notre salut sans vivre en ermites ; puis, ta mère avait eu de grands chagrins, elle ne pouvait jouir de rien... toi, à la fleur de l'âge, tâche d'être heureuse et ne meurs pas sans avoir vécu. »

Elle disait, je croyais à cette sagesse vulgaire, et mon âme tourmentée était partagée entre le dégoût de ce que je possédais et le regret de ce que je n'avais pas...



Je ne pouvais douter que les affaires de mon mari ne fussent extrêmement prospères. Ma tante me l'affirmait, le bruit public le lui avait dit, le mouvement de notre maison, l'animation des bureaux ne démentaient pas ces on-dit, et les honneurs qui pleuvaient sur M. Héverley les confirmaient encore. Il avait d'ailleurs l'air à la fois très occupé et très satisfait. Ces succès de fortune n'étaient pas faits pour amoindrir mon goût pour le monde ; mon deuil était fini, nous recevions des invitationnets, les financiers en relations d'affaires avec mon mari nous engageaient à des soirées, la préfecture, à un bal, d'autres à des diners... mon mari en accepta un, je ne sais ce qui causa cette exception, et il m'annonça la nouvelle.

« Que mettrai-je ? fut ma première pensée : je n'avais pas de toilettes à la mode, et je le dis à mon mari :

— Eh bien, Suzanne, me répondit-il, il faut vous faire une robe, mais j'insiste pour que vous en débattiez le prix à l'avance, et que vous me le disiez. »

J'appelai ma tante au conseil ; elle m'engagea à écrire à une célèbre couturière de Paris. Je reçus

une réponse exacte et détaillée : une robe de faille mauve ou bleue, sans les dentelles, coûtait 500 francs, une robe de velours, avec des ornements en passementerie et des cascades de jais, le double. Je fus consternée, jamais je ne pourrais arborer ce luxe, devenu cependant si commun de notre temps. Mais mon mari n'était pas de son temps. Il lut la lettre en fronçant le sourcil, et dit : « Folies que tout cela ! 1000 francs pour un vêtement ! il faut beaucoup travailler pour gagner 1,000 francs ! Vous ferez faire votre robe à Amiens, Suzanne, et je n'entends pas qu'elle dépasse 200 francs. »

— Je n'aurai rien pour ce prix !

— Vous aurez une bonne robe de soie, sans coquilles, ni pampilles, ni chicorée comme dit cette mijaurée... ma mère n'a jamais eu de robe de soie, elle... je suis parvenu peut-être, mais je n'arborerai pas le luxe des parvenus... »

Je portai donc une pauvre toilette qui gâta mon plaisir.

Ces difficultés se renouvelèrent : c'était à propos du dîner que nous rendimes, et que j'aurais voulu somptueux, comme celui qu'on nous avait offert. Mon mari régla un menu ordinaire et ne contenta à aucune acquisition nouvelle de porcelaines ou de cristaux... Un manteau d'hiver (c'est hiver était d'une rigueur inouïe) nous fournit l'occasion d'une vraie querelle : je demandais des fourrures, et mon mari me renvoyait aux vieux châles qui dataient de mon mariage. Il refusa d'autres invitations qui nous furent adressées ; je m'en montrai froissée, il s'irrita, j'eus des paroles amères, il eut des mots regrettables... Ma tante attisait en moi le feu du mécontentement et de l'irritation, et j'éprouvai que les querelles de ménage sont, de toutes, les plus inextinguibles. Un rien les rallume, rien ne les éteint ; ce feu maudit couve toujours ; il est alimenté par les souvenirs de la veille, par les petites manies qui déplaisent, par l'orgueil du mari, par l'amour-propre de la femme, on ne cède pas, on ne rompt pas, on reste sur le terrain, toujours prêt à ferrailer, et la vie commune devient de plus en plus insoutenable.

C'est ce qui nous arriva.

La tentation était grande, et le tentateur se tenait sans cesse près de moi : si ma tante Amélie n'avait pas soufflé sur le ressentiment et sur ma vanité, j'aurais fini, je crois, par me soumettre, et j'aurais envisagé les côtés favorables de ma situation. Il n'en fut pas ainsi ; ma tante avait acquis, dans l'isolement où je vivais, un empire extraordinaire sur mon esprit, j'étais sous sa domination et sous son charme ; je me trouvais à plaindre, lorsqu'elle me plaignait, je m'irritais quand elle me démontrait par $a + b$ que mon mari n'était pas, à mon égard, ce qu'il aurait dû ; je prêtais l'oreille à ses conseils, quand elle m'engageait à *en finir*, en quittant

la maison conjugale et en dictant de loin, à mon mari, des conditions de paix.

Oui, j'en étais venue là : le caractère absolu de mon mari, la solitude, le chagrin, l'absence d'une religion tendre et vive, la présence d'une perfide conseillère, avaient égaré mon âme et m'avaient détournée de cette voie de soumission au devoir, de résignation aux volontés divines, que ma mère avait si courageusement suivie. Ah ! si elle avait pu lire dans les pensées de sa fille, ses joies célestes en eussent été obscurcies !

À la suite d'une misérable scène pour un détail de ménage, je pris la résolution de fuir, je le dis à Amélie ; elle m'approuva comme si j'étais héroïque et magnanime. Notre plan fut promptement tracé : nous devions sortir ensemble, comme nous le faisons fréquemment ; elle enverrait à l'avance à Longueau une caisse renfermant mes vêtements ; à Longueau, nous nous dirigerions sur Bruxelles, et là, j'écrirais, j'expliquerais ma conduite... et Victor, qui m'avait aimée (ce n'était pas douteux), reviendrait à des sentiments plus conciliants et me ferait une vie plus acceptable.

Il était absent, il faisait une tournée d'affaires dans le Calvados ; le moment semblait propice pour ma trahison : tante Amélie vint me prendre ; j'entrai, le cœur palpitant, dans le bureau de mon mari, j'écrivis quelques lignes à son adresse, qui lui disaient seulement que je m'absentais... Ma tante, debout à côté de moi, lisait par-dessus mon épaule.

« C'est assez, me dit-elle, il faut lui laisser de l'inquiétude, elle le rendra plus accommodant... Partons ! »

Je la suivis, et je quittai en criminelle cette maison qui m'avait vue honorée et paisible, si ce n'est heureuse. Mes jambes se dérobaient sous moi, et quand la porte fut franchie, je me sentis un désir violent de rentrer dans mon refuge, de m'abriter là où le soupçon et la honte ne pouvaient m'atteindre. Elle devina ma pensée et m'entraîna... Le soir, nous étions à Bruxelles.

Elle me conduisit à l'Hôtel de Suède ; on nous servit un souper auquel je ne touchai pas... j'étais brisée, et à peine eus-je la tête sur l'oreiller que je m'endormis d'un sommeil de plomb.



Je me réveillai tard. Oh ! mes beaux réveils d'autrefois, quand je me levais à l'aube, quand je voyais dans le ciel rose le globe du soleil émerger soudain, quand l'*Angelus* et les oiseaux chantaient de concert, où étiez-vous, réveils innocents et gais comme la seizième année ! et mes réveils d'Amiens, quand la voix profonde des cloches me tirait de mon sommeil et que la diane des soldats m'arrivait de loin, qu'ils étaient doux, qu'ils préludaient à des journées

mélancoliques et paisibles, et quel contraste avec mes pensées et mes terreurs dans cette chambre d'hôtel et sous ce ciel étranger ! Où étais-je et qu'avais-je fait ?

Ma tante entra, joyeuse et l'air animé ; elle était habillée, et déjà elle avait fait un tour de ville, elle avait acheté quelques bagatelles, des nœuds, des parfums et des bonbons.

« Pas encore habillée ! Vite, Suzanne ! Il fait un temps splendide, et nous irons voir un peu ce Paris en miniature. Mais, avant tout, il faut déjeuner : j'ai commandé notre repas... »

J'obéis ; ma tante parlait beaucoup, elle était comme enfiévrée de plaisir, et je m'étonnais qu'elle ne fit aucune allusion à la situation triste et fausse où je me trouvais placée. Nous avions très peu d'argent, et elle ne parlait que de parties en voiture, de spectacles et de bons diners ; je désirais retourner chez moi, et elle paraissait avoir perdu de vue les pensées qui, seules, avaient pu excuser ma fuite... Je lui dis enfin, en l'entendant parler du théâtre de la Monnaie et de la pièce nouvelle qu'on y jouait :

« Mais vous n'y pensez pas, tante Amélie ! Nous avons si peu d'argent que nous ne pouvons faire de dépenses superflues, et puis je désire ne pas me montrer en public. »

— Que vous êtes enfant, Suzette, une délicieuse enfant, mais une enfant, laissez-moi faire, et vous verrez comme tout s'arrangera !... Vous me remercierez. »

On apporta le déjeuner ; il me parut trop copieux et trop recherché ; je m'attendais à des côtelettes, et je voyais un pâté, du saumon, du filet au vin de Madère et d'autres plats luxueux. Ma tante mangea avec un plaisir évident, elle but des vins de Bourgogne et de Marsala, elle demanda des fraises, quoique la saison ne fût pas avancée. Je n'osais la contrarier, puisqu'elle semblait contente, mais lorsqu'on eut desservi, je lui dis doucement :

« Ma tante, ne pensez-vous pas que de pareils menus excéderaient vite nos ressources ? »

Elle me regarda, et son regard, malicieux, hardi, me fit presque peur. Je pressentis quelque chose de funeste. Elle rit et me répondit :

« Me crois-tu donc assez bête pour m'être embarquée sans biscuit ? Non, non, nous avons de quoi vivre à l'aise. J'ai vécu assez longtemps de privations ! »

— Que voulez-vous dire ? Vous avez de l'argent ? Vous vous plaigniez toujours de la gêne où vous viviez !

— Votre cher Victor y a pourvu : regardez, et soyez raisonnable ! »

Elle tira à elle un petit sac de voyage, l'ouvrit et me le laissa voir. J'y découvris une liasse de billets de banque. Cet argent me terrifia :

« Ma tante, au nom du ciel, d'où vient cet argent ? Expliquez-vous : vous me faites peur ! »

— Eh bien, ma petite, il vient du bureau de

votre mari : il est à vous, puisque vous êtes sa femme ; il est à moi, puisque nous sommes associées. »

Un souvenir terrible frappa mon esprit : pendant que j'écrivais deux lignes à mon mari, ma tante était debout, la main appuyée sur un des côtés de ce vieux bureau. Le meuble renfermait, en cet endroit même, un secret ; il suffisait d'appuyer pour faire s'ouvrir une case secrète : mon mari y renfermait d'habitude de l'argent, quelques milliers de francs : ma tante avait surpris cette cachette, et elle avait indignement abusé de sa découverte.

« Vous semblez tout interdite, Suzanne, me dit-elle, parce que, sur l'énorme fortune de votre mari, j'ai pris six mille francs qui sont votre bien comme le sien. »

— Vous avez pris ! ô ma tante ! je vous en supplie, rendez-moi cet argent, que je le renvoie ! que je le remporte ! et que mon mari ne m'accuse pas de l'avoir abandonné et volé !

— Des phrases ! dit-elle en haussant les épaules. Écrivez à M. Héverley : il comprendra bien qu'il faut que vous puissiez vivre jusqu'à ce que votre situation soit régularisée.

— Jamais ! jamais je ne resterai sous le poids d'un pareil soupçon. Rendez-moi l'argent ! »

Je fis un mouvement pour m'emparer du sac, elle le saisit prestement, prit le rouleau de billets et le glissa dans sa poche. Pour le reprendre, il eût fallu me colleter avec elle.

« Vous êtes folle ! dit-elle ; j'ai perdu pour vous ma situation à Amiens, il est juste que j'en sois dédommée. Nous allons mener bonne vie, ma petite Suze ! »

— Vivre avec vous ! nous amuser ensemble ! Vous me croyez bien vile ! Encore une fois, une dernière fois, rendez-moi cet argent ! je vous en conjure !

— Allons donc ! »

Je me levai, je mis mon chapeau et mon manteau, je me dirigeai vers la porte ; elle me regardait d'un air surpris :

« Où allez-vous, Suzanne ? »

— A Amiens.

— Vous êtes folle. »

C'est le dernier mot que j'entendis de cette bouche dont les paroles m'avaient perdue. Je me fis conduire à la gare, un train chauffait pour la France, j'employai mes dernières pièces de cinq francs à payer mon voyage, et je me laissai emporter comme dans un rêve affreux.



J'étais arrivée au terme : je ressentais une espèce d'impatience fébrile qui me poussait vers la maison désertée l'avant-veille, vers mon mari, vers mon juge. Je pris une voiture, j'étais trop faible pour me traîner à pied, et j'arrivai rapidement chez moi :

« Monsieur est dans son cabinet », me dit le domestique.

Je montai l'escalier en me tenant à la rampe, un sentiment de crainte et de honte m'oppressait violemment, et je dis à demi-voix :

« O mon Dieu ! assistez-moi. Maman, priez pour moi ! »

— C'est vous ! me dit-il ; que venez-vous faire ici, après m'avoir trompé et volé !

— Victor, répondis-je, calmez-vous, je reconnais mes torts, je reviens vers vous, je vous prie de me pardonner.

— Et mon argent ?

— Je ne l'ai pas.

— Votre tante l'a donc pris et gardé ! »

Je baissai la tête.

« Voilà, dit-il avec ironie, l'amie de choix, la parente préférée qui avait seule votre confiance.

— Je me suis trompée, Victor ; il serait bon et généreux à vous de me pardonner, je tâcherai que vous soyez satisfait de moi désormais... »

J'étais tombée assise dans un fauteuil, mes genoux fléchissaient. Il me regarda :

« Calmez-vous, dit-il, montez chez vous ; demain je vous dirai mes intentions. Ah ! Suzanne, si votre mère vous avait vue ! »

Je contins mes larmes, je me trainai jusqu'à ma chambre, et j'y passai une nuit de fièvre et d'angoisse : au matin on glissa sous ma porte un billet qui renfermait ces mots :

« Nous ne nous séparerons pas, vous resterez » chez moi, et nous vivrons aux yeux du monde » comme nous vivions auparavant. Seulement, » comme vous avez perdu tout droit à ma con- » fiance, j'ai invité ma sœur Léontine à venir ha- » biter chez moi avec sa fille Cécile ; elle dirigera » la maison ; rien ne paraîtra plus simple, puis- » que ses fils sont loin d'elle, et qu'elle possède » peu de ressources. Je vous défends toute rela- » tion, toute correspondance avec votre tante. » Vous descendrez pour déjeuner.

« V. H. »

Je courbai la tête, brisée et sans aucune pensée de résistance. Un élan de généreuse bonté eût à jamais attiré mon âme ; cette sévérité glacée parla à ma conscience : je me soumis.

Quand j'entrai dans la salle du déjeuner, mon mari me reçut comme de coutume, et, en présence du domestique qui servait, il me parla de mon voyage à Bruxelles de la façon la plus naturelle. Quand nous fûmes seuls, il garda le silence et s'en alla promptement.

Cruelle journée, solitaire et désolée ; cruelle aurore de beaucoup de tristes jours... Léontine fut installée chez nous dans le courant de cette même semaine, avec sa Cécile ; elle prit aussitôt en mains l'autorité, elle congédia mes domestiques, qui paraissaient avoir quelque attachement pour moi, et les remplaça par des gens de son choix, avertis de lui obéir, sous peine de renvoi.

Dirai-je tous les chagrins qui me vinrent de ma pauvre belle-sœur, et même de cette jeune fille, presque enfant encore, qui n'aurait dû connaître que la tendresse et la bonté, sentiments naturels dans un cœur innocent ? Je ne les énumérerai pas ; je ne veux pas analyser chacune des gouttes d'absinthe dont fut remplie ma coupe : les humiliations, les duretés, les railleries, les privations, et ce souvenir funeste, le souvenir de *mon crime*, comme on le nommait, incessamment évoqué, même par Cécile ! il semblait que mon mari les eût chargées d'une mission vengeresse, et elles s'en acquittaient sans trêve et sans miséricorde.

Je ne voyais personne, sauf ma fidèle Marie-Josèphe, qui forçait la consigne mise à ma porte, et qui arrivait comme une vision de paix et de joie ; souvent elle m'amenait sa petite fille aux yeux bleus et aux joues de pêche ; elle m'apportait des fleurs de son jardin, roses et réséda, ou un panier de fraises, elle m'embrassait (personne ne m'embrassait plus), elle ne me demandait rien, et pourtant je lisais la compassion dans ses regards. Un jour seulement elle me dit :

« Tu as pleuré, Suzanne ! »

Ce mot me fit pleurer de nouveau, et avec les larmes vint la confiance. Je versai mon cœur dans un autre cœur, et je dis tout à Marie-Josèphe, mes fautes et mes chagrins.

Elle s'émut à son tour.

« O ma pauvre Suze ! s'écria-t-elle ; quoi ! tu as tant de peine, et on te punit si fort pour une étourderie ! Que les gens sont méchants, mais au-dessus des gens, il y a le bon Dieu... »

Je répétais comme dans un rêve :

« Il y a le bon Dieu ! le bon Dieu ! que ma mère aimait tant ! »

— Ah ! Suzanne, dit Marie-Josèphe, il n'y a que lui qui puisse te tirer de là : je vais bien le prier pour toi, et je ferai prier mes petits enfants... ils ont un mois de Marie dans leur chambre... ils diront bien des *Ave* pour toi... »

Cette promesse naïve m'alla au cœur : je ne priais plus : mon âme morne et découragée ne s'élevait plus en haut, le ressort de l'espérance et de la prière était brisé, le feu de l'amour éteint. La présence de Marie-Josèphe, ses bonnes paroles firent jaillir l'eau de la pierre : ma pauvre âme froissée, ulcérée, fut rafraîchie et détendue, et je me reportai aux jours de foi, aux jours heureux où je priais Dieu comme si je l'avais vu présent.

« Fais-les bien prier ! » dis-je à Marie-Josèphe.

Je ruminai ces bonnes pensées et, pour les alimenter, je rouvris mon *Imitation*, depuis longtemps négligée : le code de l'obéissance et de l'abnégation ne pouvait me consoler dans ces douleurs violentes et irritées par lesquelles je venais de passer... Je lus ! Je compris mieux ce céleste langage ; partout je trouvais des signes, des petites croix avec lesquelles ma mère avait mar-

qué les passages qui l'avaient touchée : *C'est être bien vain que de mettre son espérance dans les créatures.* — *Nous cherchons plus volontiers au dedans le témoignage de Dieu, lorsqu'au dehors les hommes nous méprisent et ont mauvaise opinion de nous.* — *Fermez votre porte sur vous et appelez Jésus votre bien-aimé; demeurez avec lui.* — *La méchanceté de personne ne peut nuire à celui que Dieu veut bien assister.*

Ces vérités, qui m'étaient si familières autrefois, m'apparaissaient revêtues d'une clarté nouvelle qui pénétrait mon âme; j'étais aussi maltraitée qu'à l'ordinaire, je le voyais, mais je ne le sentais plus : je pensais à Dieu. Le dimanche arriva; ce jour-là j'avais la permission de sortir : avec quelle joie je pénétrai sous les hautes voûtes de cette admirable cathédrale où Dieu semble plus présent qu'ailleurs ! avec quelle douce émotion j'assistai à la messe, et je me sentis en présence du divin Sauveur de nos âmes ! Le prêtre que je connaissais, à qui je m'étais confessée plus d'une fois, était encore là ; je le vis se diriger vers son confessionnal, je le suivis, et une heure après je sortis de l'église, heureuse comme au jour de ma première communion, mais plus calme et plus forte. Je rentrai chez moi, il était tard, et Cécile accourut, en me disant :

« Nous croyions que vous étiez partie pour Bruxelles encore une fois ! Mon oncle va être bien étonné de vous voir ! »

Le déjeuner fut conforme à ce prélude ; mon mari se montra dur, Léontine moqueuse, mais la source où je venais de puiser donna le courage de souffrir.

J'écris ceci, dix-huit mois plus tard : j'avais abandonné ce cahier, parce que je ne voulais plus me plaindre, même au papier muet ; je le reprends une dernière fois :

Que Dieu soit béni ! l'épreuve fut longue, la haine et la défiance que j'avais inspirées ne se ralentirent pas, mais je fus soumise et patiente, oui, que Dieu soit béni ! Il m'envoya la charité qui souffre tout, car, à la fin, je pris en pitié et, je puis dire, en affection, ceux qui me tourmentaient. Dieu agissait, car, en mon propre fonds, qu'eussé-je trouvé ?...

Léontine ne se lassait pas de me poursuivre, ni la pauvre Cécile non plus ; l'exemple d'une mère est puissant ; mais mon mari, à la fin, parut s'attendrir ; il me parla parfois avec douceur, et un jour que j'étais opprimée par un violent rhume, il me fit apporter du thé et un looch, en recommandant à la domestique de bien entretenir mon feu. Le lendemain, je me souvins qu'il gronda Cécile, qui avait laissé ma porte grande ouverte.

Quelque temps après, le soir venait, je lisais dans un petit parloir contigu à la salle à manger, Cécile errait d'une chambre à l'autre ; elle, avait

tourmenté le piano, maintenant elle agaçait le feu, j'entendis qu'elle touchait aux lampes — lampes à pétrole, introduites chez nous par Léontine. Je lui dis :

« N'allume pas les lampes, c'est dangereux. »

— Maman me l'a permis, dit-elle, vous ne devez pas vous mêler de cela... Vous n'avez rien à dire. »

Je me tus : une minute après, j'entendis une explosion et des cris de douleur ; Cécile accourut, les vêtements en feu. La lampe s'était brisée, et l'huile s'était répandue sur elle. Que se passa-t-il en moi ? Je ne saurais le dire, je ne pensai ni ne priai, une énergie invincible me poussa en avant, j'enlaçai Cécile, je la couvris de ma robe, j'étouffai le feu contre moi, je sentis une douleur extrême à la poitrine, aux bras et au cou... mes cheveux brûlaient... la chambre était remplie de monde, on criait, je crus voir mon mari qui accourait vers moi, et puis, je ne vis, n'entendis et ne sentis plus rien.

Il s'écoula bien des jours avant que je reprisse possession de moi-même. Je me trouvais couchée, la tête enveloppée de bandes, les bras entourés de linges, j'étais extrêmement faible... Le premier objet que rencontrèrent mes yeux, ce fut le regard de mon mari ; Victor était assis à mon chevet : il épiait mon réveil. Quand il rencontra mes yeux, il s'émut comme jamais je ne l'avais vu s'émouvoir ; il se pencha sur moi et me prit dans ses bras comme une chose précieuse et sacrée.

« Suzanne ! dit-il avec des larmes, Suzanne, pourrez-vous jamais me pardonner ? j'ai été dur et injuste envers vous ! Vivez seulement, et vous serez heureuse ! »

Je me sentais revivre, on ne me haïssait plus !

« Je ne demande pas mieux ! lui répondis-je. Mais Cécile, où est-elle ? Elle n'est pas morte ? »

Léontine, qui était au fond de la chambre, vint vers moi :

« Oh ! Suzanne, dit-elle, pourrais-je assez vous remercier ? Vous avez sauvé ma pauvre fille, dont vous avez tant à vous plaindre ! Pardon, pardon, merci, ma bonne, ma sainte sœur ! »

Le Ciel était descendu parmi nous : l'amour et la paix régnaient, et ils ne nous ont pas quittés. Le cœur de mon mari est à moi, et il a tout le mien. Léontine me marque une affection profonde ; je n'ai pas gagné Cécile... le bon Dieu fera un miracle sur ce cœur. Et nous avons une perspective de bonheur plus grand encore : j'attends un enfant ; Victor est ivre de joie, et nous sommes convenus qu'avant tout nous en ferions un chrétien ou une chrétienne.

Et la meilleure preuve que Victor a pardonné le passé, c'est qu'il me permet d'aider ma malheureuse tante Amélie, malade et tout à fait pauvre. Elle est seule dans ce triste Paris, où les malheureux sont si à plaindre. Encore une fois, Dieu soit béni de tout !

M. BOURDON.

LE MARCHAND DE MARRONS

Il est revenu, le marchand
Avec sa modeste boutique,
Dont le chaud parfum alléchant
Invite de loin la pratique.

Quand ce marchand-là reparait
A Paris, au coin de nos rues,
On nous dit bien que la forêt
Pleure ses feuilles disparues.

J'en sais qui poussent les hauts cris
En pensant que les hirondelles,
Trouvant déjà notre ciel gris,
Fuiet loin de nous à tire d'ailes.

Puisque maintenant sur nos fronts
L'aiglon souffle au lieu des brises,
Criens donc : vivent les marrons,
Puisque mortes sont les cerises !

Plus d'un a déjà le frisson
En songeant que l'hiver morose
Se rapproche, et que la maison
Contre ses rigueurs, est mal close.

Nous sommes jeunes. La gaieté
Doit demeurer notre partage ;
Que ce soit l'hiver ou l'été,
Rions toujours, c'est le plus sage.

Laissons le soin du lendemain
A la tendresse de nos mères,
Ne nous faisons pas le chagrin
De prévoir les choses amères.

PAUL COLLIN.

(Les Heures paisibles.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

CÔTELETTES DE MOUTON AU RIZ

Mettez un peu d'eau dans une casserolle, joignez-y un oignon, du thym, du citron, des échalottes, poivre et sel. Laissez bien cuire et passez au tamis. Faites revenir les côtelettes dans du beurre roussi, ajoutez cette petite sauce ; et quand les côtelettes sont cuites, ajoutez une cuillerée de vinaigre, des anchois écrasés, un peu de farine pour lier.

Faites cuire le riz dans de l'eau ou du bouillon, rangez les côtelettes dans un plat creux, couvrez-les avec du riz en dôme, faites cuir au four ; quand le riz est séché, enduisez-le d'une couche de beurre pour faire prendre couleur.

POULET A LA PORTUGAISE

Coupez un poulet moyen en morceaux, mettez dans un sautoir trois bonnes cuillerées d'huile

d'olives ; faites revenir les membres et les troncçons du poulet dans cette huile ; lorsqu'ils seront raidis, retirez-les, mettez-les dans une autre casserole : cent grammes de beurre fin, un verre de vin blanc sec, un verre d'eau de vie qu'on a fait flamber, quatre tomates, bouquet garni, poivre et sel ; faites cuire vivement, puis remettez sur le coin du fourneau, et laissez mijoter pendant vingt minutes ; dressez le poulet, faites réduire sa sauce, ajoutez-y encore vingt-cinq grammes de beurre, arrosez le poulet avec la sauce, à laquelle vous ajouterez des fines herbes hachées.

COMPOTE DE MARRONS

Faire cuire doucement avec 1 litre de vin blanc et de sucre, 1 litre de marrons qu'on a pelés avec soin. Y ajouter, quand ils sont cuits, le jus d'un citron et laisser refroidir.

REVUE MUSICALE

L'ALBUM du *Journal des Demoiselles* : LES SUCCÈS DU PIANO. — Théâtres lyriques. — Méthode élémentaire de chant, par M. Crosti.



PUISQUE nous venons de nommer le journal préféré de nos lectrices, comme de nous-mêmes, elles ne seront pas surprises si nous lui faisons les honneurs de nos premières lignes.

Nous pensons qu'il est temps de songer à leur faire certaines révélations qu'elles accueilleront avec autant de plaisir que de bienveillante attention.

Nous serons bien vite comprise en ajoutant qu'il n'y a qu'un instant, nous avions sous les yeux un volumineux *in-quarto*, littéralement bondé des plus délicieux motifs d'opéras de nos meilleurs maîtres modernes.

Mais, nous dira-t-on, — dans quel but se trouvent ainsi réunies toutes ces pages variées autant que séduisantes? — Ah! voilà! A l'heure où nous sommes c'est encore la moitié d'un secret! Cependant, en critique bien apprise qui ne doit rien cacher à ses lectrices, nous ne ferons pas trop languir les gracieuses filles d'Eve qui veulent bien nous interroger.

Cet intéressant cahier, on l'a deviné, peut-être, est l'ALBUM-PRIME, en *préparation*, que le JOURNAL DES DEMOISELLES se propose d'offrir à ses abonnées pour les étrennes de janvier 1884.

La pensée qui a présidé au choix de ce nouvel ALBUM-PRIME est celle-ci.

Depuis un nombre d'années fort respectable, tous les principaux chefs-d'œuvre classiques ont successivement paru dans nos recueils de *Piano-Revue*. Ces classiques nombreux ont établi une bibliothèque sérieuse autant que nécessaire pour nos jeunes musiciennes. La musique de genre, fantaisies et danses variées qui les accompagnaient, comme partie récréative, créait une lacune voulue par nous, entre ces deux écoles si différentes. Cette lacune, nous la comblons cette année, en ajoutant à la bibliothèque musicale de nos abonnées, l'élément qui la complète.

Cet élément indispensable, après la connaissance des œuvres, c'est-à-dire des maîtres anciens, c'est la connaissance des grands compo-

siteurs de notre temps qui forment l'école des modernes.

Nous offrons donc cette année à nos abonnées dans notre nouvel ALBUM-PRIME : LES SUCCÈS DU PIANO (1), un merveilleux assemblage des plus belles pages de nos auteurs modernes, si justement admirés.

Exclusivement composé avec la musique des opéras en vogue, notre *Album récréatif* réunira tous les genres : musique dramatique, musique semi-dramatique, musique légère; c'est-à-dire : opéras, opéras-comiques et opéras-bouffes.

On voit tout de suite quelle source inépuisable de motifs ravissants, d'airs fameux, de mélodies aimées déjà, de chœurs à connaître, de couplets, ballades en renom, nous mettons à la disposition de nos abonnées. Un éditeur aussi intelligent que musicien distingué M. Choudens, qui a su collectionner expressément pour elles tout ce que les opéras modernes français renferment de pages admirables, l'a fait avec un goût, un tact et une science musicale que l'on appréciera.

Nous sommes heureuse de l'en féliciter ici même. Nous louerons en même temps le soin apporté par la Direction du *Journal des Demoiselles*, dans le choix de ses œuvres si minutieusement proportionnées pour les degrés de force, aux jeunes musiciennes qu'il s'agit d'intruire en les récréant.

Pour achever de captiver leur attention et obtenir d'elles un sourire approbateur en récompense de nos indiscrétions, nous leur dirons les noms des auteurs et ceux des ouvrages composant notre nouvel Album : LES SUCCÈS DU PIANO. Peut-être, eût-il été préférable de leur en laisser la surprise? Mais nous sommes assez riche pour en tenir d'autres en réserve. Le mois prochain nous ne manquerons pas de revenir sur tant d'œuvres charmantes.

Disons donc seulement aujourd'hui que notre magnifique ALBUM-PRIME contiendra les plus beaux morceaux de *Faust*, *Mireille*, *Roméo et Juliette*, de Charles Gounod, ce maître des maîtres. Puis les célèbres *Troyens*, de Berlioz; le *Timbre d'argent*, de Saint-Saëns, avec sa « Chan-

(1) LES SUCCÈS DU PIANO. Album richement relié et doré sur tranches. Paris, 10 fr.; Dépt^s, 12 fr.

son à boire » et sa « Valse » qui ont fait le tour du monde; la ravissante *Carmen*, dont l'Opéra-Comique fait ses plus brillantes soirées en ce moment, ce qui ne surprendra personne dès qu'on en aura lu les remarquables pages dans notre ALBUM, avec celles de la *Jolie Fille de Perth*, du même auteur, le regretté G. Bizet.

Et cette autre actualité : *Roland à Roncevaux*, de Mermet, ne renferme-t-elle pas de superbes motifs que beaucoup de jeunes musiciennes nous saurons gré de leur avoir fait connaître : la *Chanson du pâtre*, le *Chœur des noces*, la magistrale *Marche*, « Montjoie et Charlemagne », etc., etc. ?

La *Statue*, de E. Reyer, abonde en thèmes variés : les uns larges et dramatiques, les autres tendres ou légers.

Un nom aimé du public parisien, celui de Victor Massé, ajoute aussi son poétique éclat aux lignes de notre recueil exceptionnel. Une des plus délicates partitions de ce maître si français et si fin : *Fior d'Aliza*, y déroule ses mélodies élégantes, son orchestration claire, ses harmonies charmeresses.

A côté de lui l'énergique et passionné Verdi, qui représente la musique italienne dans LES SUCCÈS DU PIANO, fait entendre les cuivres retentissants de *Macbeth*, son « Brindisi » célèbre, de même que les douces « Romanza » et « Ballade » de la *Forza del Destino*.

Comme ouvrage de transition pour arriver à la partie bouffe de notre ALBUM, on ne pouvait mieux choisir que cet opéra du courageux et savant Offenbach, son « Chant du cygne » : les *Contes d'Hoffmann*.

Audran, avec sa *Mascotte* endiablée, ses chansons, couplets, polka, ballade, air de chasse, etc.; puis Ch. Lecocq, dont la *Princesse des Canaries* renferme d'allègres et gracieux motifs, ne suffisent-ils pas à personnifier la musique légère dans notre attrayant ALBUM ?

L'abondance des matières ne nous permet pas de prendre une à une tant de compositions de premier ordre, un par un tant de thèmes charmants sur chacun desquels on pourrait écrire un poème. Mais en attendant plus de développements, nous voulons que nos lectrices sachent dès à présent que notre ALBUM-PRIME n'en contient pas moins de cent vingt-cinq, pouvant se jouer séparément ou pouvant s'enchaîner de manière à former des morceaux, depuis une page jusqu'à dix.

Quant à l'extérieur de cet ALBUM, nous croyons savoir qu'il sera relié aussi luxueusement que celui de 1883, dont la riche couverture rouge, or, noir et bleu de ciel a fait l'admiration de milliers d'abonnés, sans compter autant d'acheteurs émerveillés.

Une grande supériorité de gravure et de papier en fera une édition absolument parfaite.

N'est-ce pas là, en vérité, le plus incomparable

présent d'étrennes qui se puisse offrir à une jeune fille, en l'accompagnant d'un abonnement à votre Journal, mesdemoiselles ?

Pour nos abonnées seules ce séduisant recueil sera, comme par le passé, du prix de DIX FRANCS Paris, DOUZE FRANCS Dépt^s. Nous renvoyons du reste pour les conditions de prix et d'abonnement à l'annonce que l'on trouvera sur la couverture du JOURNAL DES DEMOISELLES.

On est au calme plat à notre Académie nationale de musique. Peut-être est-ce le calme qui précède les événements retentissants. Depuis notre dernière chronique on y a assisté à plusieurs débuts dont le plus important semble être celui du ténor Escalais, le jeune lauréat du Conservatoire. Comme tel, il y a lieu de féliciter le nouveau pensionnaire de M. Vaucorbeil, car il est difficile et rare de passer ainsi de l'école à la première scène de France, sans coup férir.

En enregistrant le brillant succès de l'heureux débutant et en le félicitant de la beauté de sa voix, dont le timbre est très pur, il convient de nommer l'habile professeur qui lui a donné un style aussi large, une diction aussi remarquable.

M. Crosti, qui depuis assez peu de temps est en possession d'une classe de chant au Conservatoire, a déjà produit au théâtre des élèves distingués. La belle émission de voix qui se remarque chez ces derniers, leur manière de respirer, de nuancer et de conduire la phrase musicale indiquent la supériorité de sa méthode. Ce maître hors ligne est doublé d'un musicien éminent et d'un travailleur infatigable.

Les amateurs du beau chant seront heureux de savoir que la méthode de M. Crosti (1), que ces précieuses leçons, avec lesquelles il a, en si peu de temps, formé des élèves tels que mademoiselle Lureau et M. Escalais, il a songé à les mettre à la portée de tous, en les publiant trois cahiers. N° 1. Voix de basse. N° 2 *Prezzo ou baryton*. N° 3. *Soprano ou ténor*. Nous en reparlerons aussitôt qu'il nous aura été possible de puiser dans l'œuvre même des documents approfondis (2).

Avant de quitter l'Opéra, ajoutons que la *Farandole*, de M. Th. Dubois, avance et que les deux premiers actes sont prêts. Mais on craint beaucoup que des difficultés sérieuses de mise en scène ne surgissent, par le fait même du caractère de cette danse provençale : la *Farandole*, qui, à un moment donné, devient une course folle à travers d'inextricables décors !

L'Opéra-Comique répète à la scène le nouvel ouvrage de Massenet : *Manon Lescaut*. On espère être prêt pour les premiers jours de l'année. En

(1) Crosti, méthode abrégée de l'art du chant. Prix, 5 fr.

(2) Prix de chaque cahier, 5 fr.

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur du Journal.

attendant, les beaux soirs de Favart continuent avec *Carmen*, *Lakmé*, *Mignon*, le *Pardon* et *tutti quanti*.

La troisième scène lyrique semble définitivement acquise à la direction Lagréné. *Roland à Roncevaux*, cette partition chaude et chevaleresque qui eut un succès très grand lorsqu'elle fut représentée à l'Opéra, puis la *Traviata*, le *Protocole* ont successivement servi de pièces d'ouverture à ce théâtre : l'Opéra-Populaire.

Dans quelques jours le grand événement de la résurrection du Théâtre-Italien sera un fait accompli. On donnera *Simon Boccanegra*, dont nous pourrions rendre compte en janvier ou février, il faut prévoir la rareté des places. Cette première représentation sera offerte par la direction Corti-Maurel, puis l'ouverture publique aura lieu le premier décembre, alors que le *Journal des Demoiselles* sera encore sous presse.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE



Il y a deux ans, à pareille époque, je recevais les adieux pleins d'espérance d'un jeune voyageur dont la fin tragique a rendu le nom célèbre. Je vois encore le sourire triomphant dont il accompagna l'annonce de son départ; j'entends le joyeux éclat de rire qui répondit à mes doutes sur l'heureuse issue du voyage : Est-ce qu'à trente ans l'on meurt; est-ce que l'on est vaincu !

De mois en mois une lettre venait apporter des nouvelles, des détails. Ce fut d'abord une longue traversée avec ses épisodes amusants : la verve du conteur ne tarissait pas. Puis le séjour au Brésil où il se croyait encore en France, tant l'accueil fut amical. Enfin les explorateurs s'enfoncèrent dans les régions inconnues; une teinte de mélancolie régnait dans la lettre qui en faisait part : ce fut la dernière. Quelques mois après, les journaux annonçaient le massacre de la mission Crevaux. Longtemps un mystère douloureux entourait cet événement : on parlait des victimes échappées à la catastrophe, nous eûmes un moment le faible espoir d'apprendre que notre jeune ami était sauvé; mais peu à peu la lumière se fit, les noms furent connus : hélas ! les solitudes du Pilcomayo n'ont rendu à une mère désolée qu'un plan des lieux du supplice et qu'un instrument brisé, image saisissante de cette vie immolée à la science.

Les cœurs français connaissent déjà le nom que portait le savant dont je parle aujourd'hui; dès 1871, ils l'avaient placé dans leur martyrologe : les deux cousins sont morts au champ d'honneur : Le colonel Billet dans les rues de Li-moges, victime de sa fidélité au devoir; Louis Billet sur les rives d'un grand fleuve inconnu

dont il voulait surprendre le secret pour en faire hommage à la France.

Notre époque est celle de tous les progrès. Elle paraît devoir trouver enfin la solution pratique d'un problème qui depuis des siècles se pose en vain devant l'esprit ingénieux des femmes. Il s'agit de jupes, mesdemoiselles, et de la meilleure façon de les préserver des souillures du sol.

Au moyen âge, les châtelaines indolentes confiaient leurs queues à de petits porteurs en *pour-points*, qui les dispensèrent du souci de s'en préoccuper. Mais les pages avaient leurs inconvénients : les femmes indépendantes, il y en eut de tous temps, trouvèrent ces témoins de leurs démarches bien gênants; celles dont la charité guidait tous les pas regrettèrent du fond de leur cœur le mystère qui est si doux quand il n'a pour confident que Celui pour qui l'on donne; bref, mauvaises ou bonnes, désobéissantes ou vertueuses, les femmes, d'un commun accord, supprimèrent les pages : on les enrôla aux *cadets* ou ailleurs, et l'on se mit en quête de les remplacer.

Les rues se perçaient alors dans Paris moins étroites, moins cahotantes, moins irrégulières que par le passé; dans la campagne on s'occupait enfin des fondrières de nos grandes chaussées : le carrosse devint possible, on adopta le carrosse, les laquais, les attelages nombreux et somptueux; on dora le tout à son gré, et, pour cette fois encore, les traînes des belles marquises, des fières duchesses se trouvèrent à l'abri des cloaques et de leurs éclaboussures.

Mais tout a une fin en ce monde : celle des nobles carrosses devait marquer dans l'histoire en traits ineffaçables. Une ornière sanglante s'ouvrit

devant eux, et ils vinrent s'y enfoncer un à un, brisant dans leur chute les armoiries de leurs panneaux dorés.

L'exil, la ruine, la prudence, peut-être aussi, mirent bien des gens à pied après la tourmente révolutionnaire, et la difficulté sans cesse renaissante qui nous occupe dut être prise cette fois corps à corps pour être vaincue. Mon grand-père, qui fut un élégant, très homme du monde et, comme tous les grands-pères, fort amateur de ce qui se passait de son temps, m'a souvent parlé avec enthousiasme des grâces surannées de ses contemporaines. Il habitait Marseille dans sa eunesse; Marseille, la ville aux ruisseaux tumultueux et débordants les jours de pluie, et il m'assurait qu'alors les rues offraient un coup d'œil charmant, lorsque les jeunes femmes, le bras arrondi, pour permettre à la main de relever la jupe par derrière, laissant voir leurs fines chevilles emprisonnées dans le ruban de leur cothurne, s'élançaient du trottoir au milieu de la chaussée avec la souplesse et la grâce que n'ont pas encore perdu leurs petites filles provençales.

Le premier empire ayant relevé ses jupes étriquées par derrière, le second empire voulut relever par devant ses falbalas volumineux. De la main droite, une élégante devait tenir tout à la fois à hauteur d'œil, sa robe, son mouchoir déployé et son ombrelle, tant pis pour les maladroites! Si vous avez vécu en 1858, vous le savez comme moi.

Mais, je vous entends me dire : Au fait, avocat. Il me faut donc pour conclure passer sous silence les cordons de tirage qui donnaient à la toilette un aspect de baldaquin portatif, la série de boutons, de pinces, de pattes, de pitons qui eurent leur jour de succès. J'y suis : les femmes ingénieuses et pratiques de 1883 ont inventé mieux que tout cela, elles ont coupé leurs robes jusqu'à ce que le relevage devint impossible. Cet hiver, il sera du dernier *chic* de se vêtir comme Pierrette, avec ou sans pot au lait. On verra non seulement le pied, mais un petit bout de jambe, et dame, quand les promeneuses s'assieront, on en verra un grand bout. Comme ce sera joli pour les femmes fortes! A cela on me répond : Mais c'est si commode! — Soit.

J'ai été refaire connaissance avec l'Opéra il y a quelque temps, et contempler de nouveau ses faiblesses et ses merveilles, après une assez longue infidélité. Je ne me lasse pas d'admirer l'escalier féerique *Scheherazade*-Garnier, et en sa faveur je pardonne tout au grand théâtre, même son luxe de parvenu, même l'écho de la scène qui fait dire à Méphistophélès : *Le veau do... d'or*.

Je n'ai pas le droit de vous donner mes impressions musicales, mais, à défaut de ces renseignements, j'aurais voulu vous indiquer les nouveautés découvertes au fond des loges par ma

lorgnette curieuse. Hélas! je suis obligée de vous dire avec le nébuleux amant de Marguerite.

« En vain, j'interroge... — Rien! »

Si, pourtant, beaucoup de femmes laides dans les loges : c'est leur saison. Les jolis minois ne se montrent pas avant décembre; il y en avait pourtant deux qui s'épanouissaient non loin de moi sous des touffes de roses rouges; leurs yeux noirs brillaient à l'envi, et leur plaisir était manifeste; le mien a été complet, grâce au talent d'Isaac et grâce aux aimables amis avec lesquels j'échangeais mes impressions pendant les loisirs de l'entr'acte.

Je pilote en ce moment à travers Paris une provinciale; une vraie, absolument incapable d'apprécier les progrès de la civilisation moderne, la foule bruyante, affairée qui encombre les magasins, déborde sur les trottoirs, envahit et bouscule tout ce qui oppose une digue à son flot mouvant. Quand elle traverse les rues avec moi, c'est en fermant les yeux pour échapper à la fascination de ce quadrille infernal de voitures qui l'enlacent dans leur fantastique va-et-vient; si elle sort seule, les gardiens de la paix sont sur les dents, elle se perd, elle se fâche, demande des renseignements impossibles, ne saisit pas les réponses qu'on lui fait et affirme que tout le monde se moque d'elle.

L'idée de monter sur un tramway la rend folle; pourtant, un jour de nécessité absolue je la décide à prendre au repos et tout à son aise, le petit escalier en colimaçon qui conduit aux positions élevées de la voiture publique. Mais voilà que la machine s'ébranle avant que ma compagne effarouchée ait pu gagner sa place, et, dans son trouble, l'infortunée ne trouve d'autre expédient que de se mettre à quatre pattes. On ne doit jamais rire des gens malheureux, je le sais et je vous le recommande, j'avoue pourtant à ma honte que je perdis un peu de ma gravité tout en venant au secours de ma compagne pour la décider à modifier son attitude. Du reste, elle est bonne femme et ne se ménage pas lorsqu'elle raconte ses mésaventures : quand je pense, murmure-t-elle en forme de conclusion, que je n'étais pas obligée de venir!

Du reste, elle est parfaitement décidée, lorsqu'elle retournera dans son trou, ce qui ne peut tarder, à vanter les charmes de cette vie enivrante qui lui donne le cauchemar depuis huit jours. Elle racontera donc à ses amies attentives mille prouesses qui prouveront une existence à toute vapeur, et je crois qu'alors elle jouira vraiment de ce voyage si pénible pour elle, tandis qu'elle rassemble les matériaux de ses succès oratoires : dans tous les cas, je doute qu'elle mentionne l'incident tramway sans de fortes coupures.

Ceci, mesdemoiselles, à seule fin de vous mettre en garde contre les récits qui viennent de

loin, contre les plaisirs qui ne sont pas à votre portée et qui renferment, lorsqu'on les atteint, plus d'une déception cruelle. Mais on dit que l'expérience acquise aux dépens du voisin ne sert à personne, et qu'il est dans le lot de l'hu-

manité de ne jamais se contenter de ce qu'elle possède; j'aurais bien dû y penser avant de vous faire part des mésaventures d'une victime de cette fatalité, et j'en reste là de mes réflexions philosophiques.

C. DE LAMIRAUDIE.

PENSÉES ET MAXIMES.

Les Anglais ne sont pas plus pauvres, ils sont, au contraire, plus riches que les autres peuples, parce qu'ils se donnent du repos un jour sur sept. (Macaulay.)

On sait que le duc de Nemours, Louis d'Armagnac, vice-roi de Naples, perdit contre Gonzalve de Cordoue la bataille de Cérignoles (1503), il perdit la vie en même temps. Son hérald d'ar-

mes, Godebiète, le cherchait sur le champ de bataille; il était revêtu de la cotte armoriée qui le rendait inviolable. Il trouva le corps du duc de Nemours, sanglant et dépouillé de tout vêtement: il reprocha aux Espagnols d'avoir ainsi insulté le corps d'un noble ennemi. « Couvrez-le ! » lui dirent les Espagnols. Il ôta aussitôt sa cotte et en revêtit son maître. Les Espagnols se jetèrent sur ce fidèle serviteur et le tuèrent.

CHARADE

Mon premier, c'est trois fois répéter même chose,
— Se glissant quelquefois sous la fleur fraîche
[écloze,
Mon perfide dernier vous atteint et vous mord...
Cléopâtre en a fait son instrument de mort :
— Mon tout, dans nos jardins s'étalant en bordure,
D'un parterre élégant complète la parure.

LOGOGRIPHE

En Bretagne je suis un antique château
Qui d'un grand écrivain fut le sombre berceau :
Triste fut sa jeunesse au pied de mes tourelles...
— Démolissez mon centre et laissez-moi mes ailes,
Je deviens aussitôt une principauté
Qui dans la Germanie a le droit de cité :
J'ai fourni des maris aux reines,
Des héritiers aux souveraines;
Aux Belges affranchis j'ai procuré des rois,
Dont ce peuple paisible a respecté les droits.

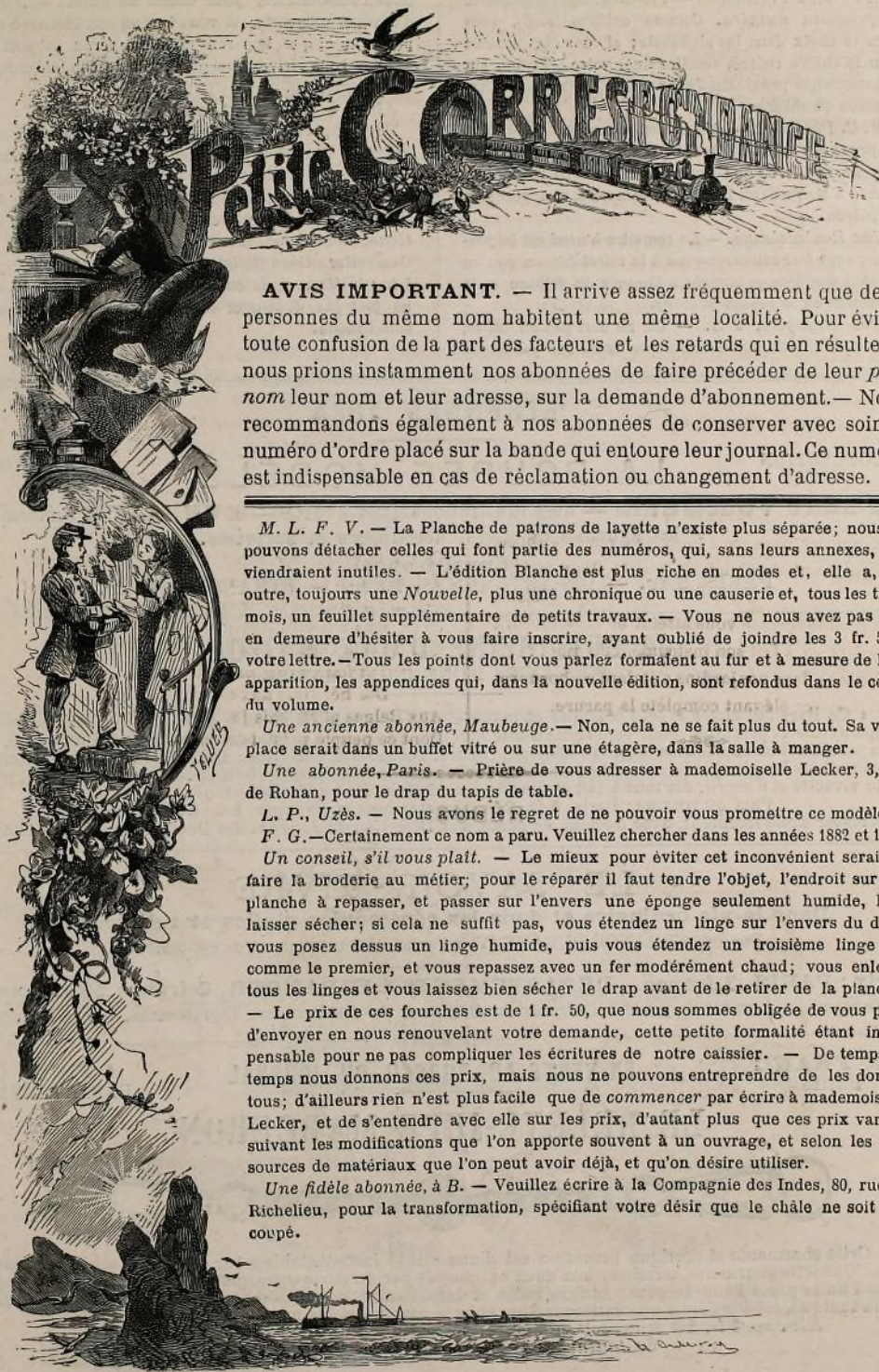
RÉBUS



Explication de la Charade de Novembre: Paquebot. — Mots du Logogriphe: Atala, Atalante.
Explication du Rébus de Novembre: Souvent les petites causes amènent de grands effets.

Le Directeur-Gérant: F. THIÉRY

11-83 5363 — Paris. Morris père et fils, imprimeurs brevetés, rue Amslot, 64



AVIS IMPORTANT. — Il arrive assez fréquemment que deux personnes du même nom habitent une même localité. Pour éviter toute confusion de la part des facteurs et les retards qui en résultent, nous prions instamment nos abonnées de faire précéder de leur *prénom* leur nom et leur adresse, sur la demande d'abonnement. — Nous recommandons également à nos abonnées de conserver avec soin le numéro d'ordre placé sur la bande qui entoure leur journal. Ce numéro est indispensable en cas de réclamation ou changement d'adresse.

M. L. F. V. — La Planche de patrons de layette n'existe plus séparée; nous ne pouvons détacher celles qui font partie des numéros, qui, sans leurs annexes, deviendraient inutiles. — L'édition *Blanche* est plus riche en modes et, elle a, en outre, toujours une *Nouvelle*, plus une chronique ou une causerie et, tous les trois mois, un feuillet supplémentaire de petits travaux. — Vous ne nous avez pas mis en demeure d'hésiter à vous faire inscrire, ayant oublié de joindre les 3 fr. 50 à votre lettre. — Tous les points dont vous parlez formaient au fur et à mesure de leur apparition, les appendices qui, dans la nouvelle édition, sont refondus dans le corps du volume.

Une ancienne abonnée, Maubeuge. — Non, cela ne se fait plus du tout. Sa vraie place serait dans un buffet vitré ou sur une étagère, dans la salle à manger.

Une abonnée, Paris. — Prière de vous adresser à mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan, pour le drap du tapis de table.

L. P., Uzès. — Nous avons le regret de ne pouvoir vous promettre ce modèle.

F. G. — Certainement ce nom a paru. Veuillez chercher dans les années 1882 et 1883.

Un conseil, s'il vous plaît. — Le mieux pour éviter cet inconvénient serait de faire la broderie au métier; pour le réparer il faut tendre l'objet, l'endroit sur une planche à repasser, et passer sur l'envers une éponge seulement humide, bien laisser sécher; si cela ne suffit pas, vous étendez un linge sur l'envers du drap, vous posez dessus un linge humide, puis vous étendez un troisième linge sec comme le premier, et vous repassez avec un fer modérément chaud; vous enlevez tous les linges et vous laissez bien sécher le drap avant de le retirer de la planche. — Le prix de ces fourches est de 1 fr. 50, que nous sommes obligée de vous prier d'envoyer en nous renouvelant votre demande, cette petite formalité étant indispensable pour ne pas compliquer les écritures de notre caissier. — De temps en temps nous donnons ces prix, mais nous ne pouvons entreprendre de les donner tous; d'ailleurs rien n'est plus facile que de commencer par écrire à mademoiselle Lecker, et de s'entendre avec elle sur les prix, d'autant plus que ces prix varient suivant les modifications que l'on apporte souvent à un ouvrage, et selon les ressources de matériaux que l'on peut avoir déjà, et qu'on désire utiliser.

Une fidèle abonnée, à B. — Veuillez écrire à la Compagnie des Indes, 80, rue de Richelieu, pour la transformation, spécifiant votre désir que le châle ne soit pas coupé.

F. P. G., à T. (Russie). — Pris note, mais impossible au prochain numéro. Comme chiffres isolés, vous avez le choix dans les alphabets; si vous êtes pressée pour le chiffre enlacé, veuillez fixer votre attention sur le paragraphe précédant l'explication de la planche repoussée de chiffres.

M. C. Péronne. — Un patron sur commande dans le prochain numéro! C'est demander l'impossible. Moyennant 1 fr. 50 que vous adresserez avec votre commande à M. Vaillant, 150, rue Montmartre, vous recevrez ce patron.

Une Roubaissienne. — Le remettre à neuf est impossible; peut-être réussirez-vous à le rafraîchir un peu en passant une éponge humide à l'envers du velours et le repassant en le tenant soulevé.

Une étrangère, à S. — On ne sort pas en taille, l'hiver. En visite de cérémonie on laisse son pardessus

dans l'antichambre, pour entrer au salon. — Il suffit d'envoyer une carte; si vous êtes un peu liée avec cette personne et que le parent qu'elle a perdu lui soit très proche, vous écrivez quelques mots de condoléance sur votre carte.

Alice. — Simplement au directeur du journal.

Beaucoup d'abonnées nous demandent quel est le meilleur livre de cuisine : question difficile, car les goûts et les habitudes varient de pays en pays, de maison en maison, la cuisine de la Gascogne n'est pas celle de la Flandre. Nous indiquerons cependant : *la Maison rustique*, de madame Miller; *l'Économie culinaire*, par Caudrelier, Gand (Belgique), chez de Busscher; prix, 5 fr.; le *Manuel de cuisine*, rue du Croissant, 16. — Il ne faut pas dédaigner les recettes du journal : elles sont bonnes.

ÉTRENNES 1884

COLLECTION
1883

LA POUPÉE MODÈLE

COLLECTION
1883

UN BEAU VOLUME relié — avec illustrations dans le texte — et UN ALBUM renfermant les figurines coloriées, découpages et surprises.

(Envoi franco)

PARIS, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — ÉTRANGER, 12 fr.

JE SUIS REINE D'UNE MAISON

SOUVENIRS D'UNE JEUNE MARIÉE

« Ce livre fait aimer le côté pratique et matériel de l'existence, il détaille avec grâce ce qu'une femme doit savoir et pratiquer pour être *reine d'une maison*. Marguerite est fiancée et sa mère lui enseigne, par la parole et l'exemple, la science du ménage, l'ordre, l'économie, l'activité : elle lui donne sur toute chose les notions les plus pratiques, elle y mêle de judicieux conseils sur la vie sociale. — Cet ouvrage, plein de vivacité et d'esprit, est tout à fait digne d'être recommandé. » (*M^{me} Bourdon.*)

PRIX DU VOLUME : Paris, 1 fr. 25, départements et étranger, 1 fr. 50 franco.

S'adresser exclusivement, avec mandat de poste, à la Direction du Journal des Demoiselles, 2, rue Drouot.

LE SAVOIR-VIVRE

Dans la vie ordinaire et dans les cérémonies civiles et religieuses.

Par M^{re} ERMANCE DUFAUX (Voir l'article BIBLIOGRAPHIE de Septembre.)

Prix : PARIS, 3 francs. — DÉPARTEMENTS & ÉTRANGER, 3 francs 50 c. franco.

Envoyer un mandat de poste à l'adresse du Directeur du JOURNAL DES DEMOISELLES, 2, rue Drouot.

UN FRANC
PARIS

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

1 FR. 10 C.
DÉPARTEMENTS

LE RELEVÉ-JUPE MARCERON



Cette charmante et pratique invention est d'une utilité incontestable pour isoler du sol le bord de la jupe. Une jolie gourmette, terminée aux deux extrémités par un porte-mousqueton, compose ce relevé-jupe : dans l'un se passe l'anneau cousu sous la taille, et dans l'autre les petits anneaux disséminés dans le relevé de la tunique, laissant ainsi une entière facilité pour la marche et les mouvements.

Adresser 1 fr. 10 cent., soit en timbres-poste, soit en un mandat à l'ordre du Directeur du Journal des Demoiselles, 2, rue Drouot, Paris

CADEAU D'ÉTRENNES

JOURNAL DES DEMOISELLES

M⁽¹⁾ _____

demeurant _____

désire recevoir l'Édition ⁽²⁾ _____ du JOURNAL DES DEMOISELLES pendant
l'année 1884, du 1^{er} Janvier au 31 Décembre.

Pour la somme de ⁽³⁾ _____ ci-jointe en un mandat de poste
à l'ordre de M. FERNAND THIÉRY, Directeur de ce Journal.

(1) Noms et Adresse, en écriture très lisible.

(2) Indiquer l'édition.

| | Paris | Départ. Seine | Départements | Union Postale | Pays ne faisant pas partie de l'Union Postale |
|-----------------------|--------|---------------|--------------|---------------|--|
| (3) L'Édition chamois | 10 fr. | 11 fr. | 12 fr. | 14 fr. | 20 fr. |
| » bleue | 16 fr. | 18 fr. | 20 fr. | 21 fr. | 30 fr. |
| » verte | 20 fr. | 22 fr. | 24 fr. | 26 fr. | 38 fr. |
| » blanche | 28 fr. | 30 fr. | 32 fr. | 38 fr. | 58 fr. |

AVIS : Prière de joindre ce Bulletin de Souscription au mandat de poste, et de les envoyer tous deux au
Directeur du Journal des Demoiselles, Paris, 2, rue Drouot.

Paris. — Imprimerie Morris père et fils.

JOURNAL DES DEMOISELLES

M⁽¹⁾ _____

demeurant _____

désire recevoir l'Édition ⁽²⁾ _____ du JOURNAL DES DEMOISELLES pendant
l'année 1884, du 1^{er} Janvier au 31 Décembre.

Pour la somme de ⁽³⁾ _____ ci-jointe, en un mandat de poste
à l'ordre de M. FERNAND THIÉRY.

(1) Noms et Adresse, en écriture très lisible.

(2) Indiquer l'édition.

| | Paris | Départ. Seine | Départements | Union Postale | Pays ne faisant pas partie de l'Union Postale. |
|-----------------------|--------|---------------|--------------|---------------|---|
| (3) L'Édition chamois | 10 fr. | 11 fr. | 12 fr. | 14 fr. | 20 fr. |
| » bleue | 16 fr. | 18 fr. | 20 fr. | 21 fr. | 30 fr. |
| » verte | 20 fr. | 22 fr. | 24 fr. | 26 fr. | 38 fr. |
| » blanche | 28 fr. | 30 fr. | 32 fr. | 38 fr. | 58 fr. |

AVIS : Prière de joindre ce Bulletin de Souscription au mandat de poste, et de les envoyer tous deux au
Directeur du Journal des Demoiselles, Paris, 2, rue Drouot.

Paris. — Imprimerie Morris père et fils, rue Amelot, 64.

AVIS ESSENTIEL

Nos abonnées trouveront ci-joints trois bulletins d'abonnement : deux pour le *Journal des Demoiselles*, et un pour la *Poupée Modèle*.

Le premier servira pour le réabonnement de celles qui désirent continuer de recevoir le *Journal des Demoiselles* en 1884. Elles n'auront qu'à écrire dessus, bien lisiblement, leur nom et leur adresse, et à mettre ce bulletin sous enveloppe, en y joignant un mandat de poste à l'ordre de M. Fernand Thiéry, Directeur du Journal.

Les deux autres bulletins apportent à chacune de nos abonnées la possibilité d'offrir un joli cadeau d'étrennes à une cousine, à une amie, en l'abonnant soit au *Journal des Demoiselles*, soit à la *Poupée Modèle*; douze fois par an, l'arrivée du numéro viendra raviver chez la destinataire le souvenir de la donatrice. Il suffira pour cela de nous renvoyer les bulletins ci-joints avec un mandat de poste, comme le premier, avec le nom et l'adresse de la destinataire.

Nous rappelons à nos abonnées que plus elles propageront leur Journal parmi leurs amies et leurs connaissances, plus il nous sera possible de multiplier et d'embellir les annexes.

Tous les abonnements et réabonnements qui nous parviendront après Noël ne pourront être servis qu'après le 1^{er} janvier 1884.

Note de la Direction.

La Poupée Modèle

JOURNAL DES PETITES FILLES

MÊME ADMINISTRATION QUE LE JOURNAL DES DEMOISELLES

Paris, 7 fr. — Seine, 8 fr. — Départements, 9 fr. — Union Postale, 11 fr. — Ne faisant pas partie de l'Union Postale, 15 fr. — A partir du 15 Décembre de chaque année.

Mademoiselle ⁽¹⁾ _____

demeurant _____

désire recevoir le JOURNAL LA POUPÉE MODÈLE pendant un an, à partir du 15 Décembre 1883.

Pour la somme de ⁽²⁾ _____ ci-jointe, en un mandat de poste à l'ordre du Directeur de ce Journal.

(1) Noms et Adresse, en Écriture très lisible.

(2) Indiquer la somme correspondant aux prix de Paris, des Départements et de l'Étranger.

AVIS : Prière de joindre ce Bulletin de Souscription au mandat de poste, et de les envoyer tous deux au Directeur de la *Poupée Modèle*, Paris, 2, rue Drouot.

11-83-5383. Paris, Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.